

UNIVERSITE DE LAUSANNE
FACULTE DES SCIENCES
SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT DE PSYCHOLOGIE

SESSION DE JUIN 2015

Homosexualité : déficit de maturité ou simple différence ?
Une lecture critique des conceptions de la psychanalyse à la
lumière des sciences sociales et historiques

Mémoire de Master en psychologie clinique et psychopathologie

Présenté par Ava Veillon

Directeur : Pascal Roman

Experte : Marta Roca Escoda

Table des matières

1. Introduction.....	2
2. Qu'est-ce que l'homosexualité ? Une perspective historique.....	6
2.1 L'Antiquité, le Moyen-âge et la Renaissance : de la tolérance au bûcher.....	6
2.2 Les 18ème et 19ème siècles : émergence de discours savants et débuts de la dépénalisation.....	9
2.3 Le 20ème siècle : luttes pour la dépénalisation et persécutions nazies.....	12
2.4 De 1945 à nos jours: nouveaux discours savants, révolution sexuelle et dépsychiatisation.....	14
2.5 Conclusion : que nous apprend l'histoire sur la définition de l'homosexualité ?.....	18
3. La conception psychanalytique de l'homosexualité de S. Freud à J. Bergeret.....	19
3.1 L'homosexualité entremêlée dans l'oeuvre de Freud.....	19
3.1.1 L'homosexualité dans les Trois Essais sur la théorie de la sexualité (1905).....	20
3.1.2 L'homosexualité selon Freud dès Pour introduire le narcissisme (1914) et La théorie de la libido et le narcissisme (1915).....	25
3.1.3 Conclusion : L'homosexualité comprise par Freud.....	31
3.2 L'homosexualité selon Jean Bergeret : la théorie de l'homoérotisme.....	34
3.2.1 Jean Bergeret revisite Freud : la théorie des structures de personnalité.....	34
3.2.2 La théorie de l'érotisme narcissique selon Jean Bergeret.....	35
3.2.2.1 L'homoérotisme psychotique ou l'autoérotisme primitif mal élaboré	39
3.2.2.2 Le stade de l'homoérotisme : mal élaboré, il conduit à l'homoérotisme dépressif.....	42
3.2.2.3 Elaboration de l'Oedipe et atteinte de la génitalité : l'authentique homosexualité.....	44
3.2.3 L'homosexualité comprise par Jean Bergeret : discussion sur la théorie de l'homoérotisme....	48
3.3 Apports et limites de la psychanalyse à la compréhension de l'homosexualité.....	50
4. La lecture sociologique de l'homosexualité.....	53
4.1 Qu'est-ce que la sociologie ?.....	53
4.2 L'approche constructionniste de l'homosexualité : Histoire, études genre et queer.....	57
4.3 Les sociologues remettent en question la lecture psychanalytique de l'homosexualité.....	64
5. Discussion : comment les conceptions psychanalytique et sociologique de l'homosexualité peuvent-elles s'enrichir ?.....	72
6. Conclusion : la psychanalyse de demain ?	82
7. Bibliographie	85

1. Introduction

La « question homosexuelle » fait débat dans le monde depuis longtemps déjà. L'histoire en est le témoin : si l'homosexualité était tolérée chez les grecs et les romains, elle fût décrétée « crime contre nature » et punie par le bûcher dès l'avènement du christianisme, puis progressivement dépénalisée dès le 18ème en France, en Europe, aux Etats-unis et dans de nombreux pays. Aujourd'hui, les droits des personnes LGBT (lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres) diffèrent énormément d'un pays à l'autre : 77 pays du monde continuent de pénaliser l'homosexualité, dont 11 par la peine de mort, principalement sur le continent africain, dans les pays arabes et en Asie. A l'opposé, 16 pays ont légalisé le mariage des couples de même sexe, dont 9 en Europe ainsi que le Canada, l'Afrique du Sud, l'Argentine, le Brésil, la Nouvelle-Zélande, l'Uruguay, et l'Islande (Wikipédia, l'encyclopédie libre, 2015). Cette différence dans le traitement et le respect des personnes LGBT dans le monde montre que la « question homosexuelle », c'est-à-dire la question de savoir si aimer une personne du même sexe que soi est normal, reste encore irrésolue. Par ailleurs, l'affirmation du caractère normal ou pathologique de l'homosexualité dépend de la définition de ce « phénomène », « comportement » ou « orientation sexuelle ». Mais au fond, quelle définition peut-on donner à l'homosexualité ?

La réponse dépend de l'époque, du lieu et des discours en place. Les sciences sociales et historiques nous enseignent que la définition que l'on donne à une certaine réalité dépend des discours au pouvoir. Ainsi, les discours au pouvoir en Afrique, dans les pays arabes, ou en France et en Suisse ne sont pas les mêmes. Dans ce mémoire, j'aimerais analyser les discours proposant de définir l'homosexualité en Suisse et en France, puisque ces deux pays sont très proches, tant géographiquement que culturellement, et sont influencés par des discours souvent similaires. L'un d'eux est le discours de la psychanalyse. Je m'en suis rendu compte lors d'un débat lancé sur Infrarouge, émission politique de la RTS (Radio télévision Suisse), le 17 décembre 2013 et qui avait pour titre : « Mariage Gay : la Suisse est-elle prête ? ». Cette émission a été tournée peu après que les suisses membres du parti politique des Verts Libéraux aient déposé une initiative parlementaire au conseil fédéral pour le « Mariage Civil pour tous » le 5 décembre 2013, après avoir vu leurs voisins français descendre dans les rues pour

finalement obtenir la légalisation du « mariage homosexuel » en mai 2013.

Dans ce débat, les propos de D. Baettig, psychiatre, psychanalyste et ex-conseiller national UDC, ont retenu toute mon attention. Ce dernier était en effet questionné par T. Apothéloz, conseiller administratif de Genève ouvertement homosexuel, sur des propos qu'il aurait tenus lors d'une interview pour le journal *Le matin*, où il qualifiait l'homosexualité de « sexualité perverse, immature et incomplète ». Voici ce que D. Baettig lui a répondu : « les propos que j'ai tenu et qu'on m'a attribués sont la terminologie officielle de la psychanalyse. La psychanalyse est quand même un des fondements de la manière dont la vie aujourd'hui dans notre société est organisée. Les mots "pervers", "immature", "incomplet", étaient une réponse à la question qui m'avait été posée. On me demandait quelle était la position de Freud et d'autres psychanalystes sur l'homosexualité et la sexualité. J'ai répondu en termes techniques. Évidemment ça a été sorti de son contexte, on a ainsi voulu blâmer les gens. Moi je suis clair là-dessus : la psychiatrie est là aussi pour définir un certain nombre de normes, ce qui est bien, ce qui est pas bien, la différence des sexes, l'autonomie la réalisation de soi » (RTS Infrarouge, 2013).

Etant étudiante en Master de psychopathologie et de psychologie clinique passionnée par la psychanalyse, les propos du D. Baettig ont été pour moi source de nombreuses questions et réflexions sur la « question homosexuelle ». Mon constat est le suivant : la Suisse se questionne sur la définition de l'homosexualité, sur le fait qu'il soit juste ou non que certains citoyens soient privés du droit de se marier et d'élever des enfants en raison de leur orientation sexuelle, et plusieurs discours s'entrechoquent pour essayer d'y répondre.

Certains psychanalystes, tels que D. Baettig, affirment que leur discipline détient la réponse sur l'homosexualité et sa définition en décrétant que les homosexuels sont des personnes psychoaffectivement immatures et que leur permettre de se marier conduirait au chaos dans notre société. Il est cependant important de prendre une posture critique face à ses affirmations, et c'est en prenant une telle posture, scientifique – c'est-à-dire à la recherche d'une certaine « vérité » détachée de toute idéologie - que j'ai voulu essayer de répondre aux questions suivantes : que pensent les psychanalystes de l'homosexualité aujourd'hui ? Sont-ils nombreux à penser, comme D. Baettig, que l'homosexualité est une conséquence d'une immaturité, la solution à un déficit du développement

psychoaffectif ? Quel était l'avis de Freud ? Pensait-il que les homosexuels étaient tous « pervers » et « immatures » ? Existe-t-il des discours s'opposant à cette théorie ?

Dans le débat d'Infrarouge, c'est dans les propos de T. Apothéoz qu'un discours s'opposant à une conceptualisation déficitaire de l'homosexualité était représenté. Ce dernier affirmait en effet que l'homosexualité est une simple différence qu'il ne faut pas discriminer car cela engendre une souffrance inutile. Sur quelles théories se base-t-il pour affirmer cela ? Existe-t-il un discours scientifique s'opposant à celui de la psychanalyse ? En faisant une revue de la littérature, je me suis rendue compte qu'un tel discours existait : le discours sociologique. En effet, il apparaît que dès les années 1950, les sociologues se sont emparés de la « question homosexuelle » et ont proposé une conceptualisation de ce comportement très différente de celle de la psychanalyse. Pour de nombreux sociologues, les homosexuels sont avant tout des victimes de la norme sociale dominante en matière de sexualité, l'hétérosexualité, et la psychanalyse est un discours qui contribue à faire une politique des sexualités basée sur une idéologie hétéronormative.

Devant le constat d'une telle différence de propos entre la psychanalyse et la sociologie, j'ai décidé de faire de mon mémoire une analyse critique de la conception psychanalytique de l'homosexualité, à la lumière de la sociologie au sens large, c'est-à-dire des sciences sociales et historiques. Il me paraît en effet indispensable, pour avoir un regard critique sur une discipline telle que la psychanalyse, de me mettre dans la posture d'une sociologue et dans celle d'une historienne, afin de pouvoir analyser les enjeux idéologiques présents dans tout discours véhiculant nos représentations et sculptant nos mentalités. Par ailleurs, un regard historique est précieux car il permet une certaine prise de distance avec l'objet auquel on s'intéresse, et donc un regard plus critique le concernant.

Ainsi, afin d'appréhender ce sujet au mieux, il me paraît pertinent de commencer ma réflexion par une analyse historique de l'homosexualité, c'est-à-dire une analyse des représentations véhiculées dans la société par les différents discours au pouvoir et les positionnements juridiques en découlant et ce, de l'antiquité à nos jours, principalement en Europe. Par ailleurs, il est important d'inscrire la pensée psychanalytique dans son histoire, car selon E. Fassin, professeur de science politique à l'université de Paris VIII, « il faut porter à la conscience la

manière dont les disciplines, la psychanalyse au même titre que les autres, sont constituées historiquement dans leurs problématiques et leurs outils » (Fassin, 2003, p.284), y compris concernant la problématique de l'homosexualité.

Dans une deuxième partie, je tenterai d'explorer en tant que telle la théorie psychanalytique de l'homosexualité. Cependant, étant donné qu'il n'y a pas une seule théorie psychanalytique sur la question, mais qu'elles sont nombreuses – la question homosexuelle ayant créé de nombreuses controverses au sein même du mouvement psychanalytique – j'ai décidé d'analyser en détails les théories explicatives de l'homosexualité développées par Sigmund Freud, inventeur de la psychanalyse, entre 1905 et 1915, ainsi que celle de Jean Bergeret, auteur contemporain de référence de mon Master en psychopathologie à l'université de Lausanne.

Dans une troisième partie, j'analyserai la manière dont s'est développé le discours sociologique de l'homosexualité au travers des travaux sur la déviance de l'école de Chicago ainsi que ceux des historiens comme M. Foucault et J.N Katz qui opèrent un changement de perspective majeur par rapport à la psychanalyse, en prônant que les catégories de l'homosexualité et de l'hétérosexualité sont des constructions sociales. J'analyserai ensuite comment les théories féministes du genre et du « queer » ont conduit à des critiques de la psychanalyse élaborée notamment par des sociologues comme E. Fassin ou D. Eribon en France.

La dernière partie sera consacrée à une discussion intégrant les apports des discours psychanalytique et sociologique à la compréhension de la « question homosexuelle », le but étant d'analyser comment ces deux regards, inscrits dans leur histoire, peuvent s'enrichir et nous permettre une meilleure compréhension de la dite question.

2. Qu'est-ce que l'homosexualité ? Une perspective historique

L'homosexualité est définie aujourd'hui comme une « attirance sexuelle pour les personnes de son sexe (par opposition à hétérosexualité)» (Dictionnaire de Français Larousse, 2015). Cependant, nous l'avons vu, la définition d'un phénomène dépend beaucoup des mentalités liées aux époques et aux lieux. Ainsi, selon J. N. Katz (1996), l'homosexualité telle qu'on la conçoit aujourd'hui n'a pas toujours existé. En effet, les termes « homosexualité » et « hétérosexualité » sont apparus au tournant du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle sous l'influence de deux grandes figures médicales : R. von Krafft-Ebing et S. Freud. Avant l'arrivée de ce concept d'hétéro / homo- sexualité, les catégories décrivant les relations amoureuses et sexuelles entre des personnes de même sexe ont été très nombreuses. Dans cette partie, nous allons analyser ces catégories pour tenter de comprendre comment l'homosexualité a été perçue à travers l'histoire, quelles étaient les représentations, les théories explicatives, les définitions et les lois liées à ce comportement. Nous survolerons les mœurs et mentalités de l'antiquité à nos jours, ce qui nous permettra de remettre dans un certain contexte l'émergence des discours de la psychanalyse et de la sociologie à ce sujet.

2.1 L'Antiquité, le Moyen-âge et la Renaissance : de la tolérance au bûcher

On pense souvent que la Grèce Antique correspond à un moment de l'histoire où l'amour entre hommes était valorisé. Cependant, s'il s'avère qu'une seule configuration était tolérée : les relations entre un homme adulte, appelé « éraste », et un jeune homme mineur, l'« éromène » que l'adulte devait initier à la vie sexuelle mais également à la vie politique et sociale. Selon A. Eggimann, « la plupart des Grecs considéraient comme absolument naturelle l'attirance qu'un être humain éprouve pour la beauté d'un autre individu, quel que soit son sexe » (1995, p.13). Les grecs ne cherchaient donc pas de cause à « l'homosexualité », qui était pour eux simplement « un aspect de la nature humaine » (p.13). La pédérastie, du grec ancien παῖς / païs (« enfant ») et ἐραστής / erastés (« amant »), désignait donc une relation pédagogique entre un amant d'âge mûr et un jeune garçon, encouragée en tant qu'institution à visée éducative. Cependant, si l'éromène persistait à garder ce rôle passif après la puberté, il devenait l'objet de moqueries. En effet, l'enfant était censé, par cette pratique de la pédérastie,

quitter le clan des femmes pour celui des hommes et ainsi devenir « actif ». Concernant les amours entre les femmes, il y a très peu d'informations existantes, celles-ci n'étant que peu considérées et ne faisant pas l'objet d'écrits.

Sous l'empire Romain (de 27 av. J-C à 476 ap. J-C. : du 1^{er} au 5^{ème} siècle), « la société romaine [...] ne classait pas les homosexuels dans une catégorie distincte et considérait la préférence des pratiques homosexuelles comme une manifestation normale de l'érotisme humain » (Eggimann, 1995, p.22). Par contre, les relations sexuelles entre un adulte et un jeune garçon étaient qualifiées de « vice grec », les enfants devant être élevés par les femmes. L'homosexualité entre adultes était largement répandue et tolérée. Il est intéressant de noter qu'il n'y eut qu'un seul parmi les quinze premiers empereurs romains exclusivement hétérosexuel, ce qui peut expliquer la tolérance envers l'homosexualité pendant près de deux siècles. Chez les Romains, ce qui était important et signe de virilité et de puissance était le fait d'être « actif » dans la relation. Selon Sénèque, « la passivité sexuelle est un crime pour l'homme libre, une obligation pour l'esclave, un service pour l'affranchi » (Riethauser, 1999, p.9). Les femmes, elles, devaient remplir leur rôle d'épouse et de mère mais ne devaient pas avoir de relations entre elles. C'est seulement à partir du 6^{ème} siècle que les rapports homosexuels furent interdits par le droit romain. Il apparaît que c'est en raison d'une instabilité politique croissante de l'empire que la tolérance envers l'homosexualité commença à diminuer. Dans tous les cas, il est intéressant de savoir que les romains aussi bien que les grecs n'accordaient pas d'importance au sexe de l'amant, aucun terme n'établissant à cette époque une dichotomie entre « homo- » ou « hétéro- » sexualité.

C'est au 34^{ème} empereur romain, Constantin 1^{er}, promu en 303 après J-C, que l'on doit l'avènement du christianisme en tant que religion d'état. Cet avènement conduit à produire une hostilité grandissante envers les homosexuels en raison notamment de nouveaux critères moraux visant à réprimer la débauche et l'érotisme en général. C'est en 342, sous le règne de Constantin II, que les lois de Constance et Constant dictent la castration des homosexuels passifs, première loi anti-homosexuelle du monde chrétien stipulant que « quand un homme change de rôle et devient une femme qui s'abandonne à d'autres hommes, [...] nous ordonnons que les coupables soient livrés aux plus affreux supplices » (Eggimann, 1995, p.33). Les relations sexuelles entre hommes eurent désormais

un statut de « crime contre nature », et bientôt (en 309) le bûcher fut la punition à de tels actes sous le règne de Théodose (379-395). Ces condamnations étaient justifiées par certains écrits de l'ancien testament notamment, dans la Genèse et dans le Lévitique, ce dernier disant : « l'homme qui couche avec un mâle comme on couche avec une femme, tous deux ont fait une abomination, ils seront mis à mort, leur sang est sur eux (XX, 13)» (Riethauser, 1999, p.11). C'est dans ce contexte instable, avec les invasions barbares et la chute de l'empire, que les homosexuels et autres « déviants » devinrent des bouc-émissaires responsables des maux d'une société dont l'ordre social était menacé. Dès la fin de l'Empire Romain et jusqu'au 13ème siècle, l'église prend le pouvoir en s'immiscant dans les affaires de l'état et impose une répression sexuelle. On entre dans l'époque du moyen-âge (du 5ème au 15ème siècle), qui se caractérise par la montée du christianisme. Selon Eggimann, « l'idée [...] selon laquelle l'homosexualité est antinaturelle s'est répandue au cours des siècles postérieurs à l'essor du christianisme par le biais d'écoles philosophiques qui privilégiaient le concept de nature idéalisée, et voyaient comme antinaturelle la sexualité non tournée vers la procréation. Cet argument a exercé une profonde influence sur la pensée occidentale [...] » (1995, p.34). Dès le 13ème siècle et jusqu'à la fin du 18ème s'impose en Europe l'absolutisme religieux et étatique. Ainsi, aux côtés des juifs, les « sodomites » sont persécutés, torturés et brûlés car considérés comme des démons et des hérétiques. Dans la Suisse médiévale (créée en 1291), les relations entre hommes sont punies de la même manière qu'ailleurs en Europe, c'est-à-dire par le bûcher, alors que les relations entre femmes restent apparemment invisibles.

La Renaissance se développe à Florence lorsque penseurs et artistes se détachent du moyen-âge et s'inspirent de l'époque gréco-romaine pour redonner une place à l'amour entre hommes aux travers des arts, bien que la loi condamne toujours les « actes contre nature » tels que la sodomie. Léonard de Vinci (1452-1519) sera notamment accusé d'avoir eu des relations sexuelles avec un jeune homme mais sera acquitté par manque de preuves. Notons que Freud a lui-même fait une analyse de l'oeuvre de Léonard de Vinci et lui attribua une « homosexualité sublimée ». Michel-Ange semble lui aussi avoir préféré les hommes. Cependant, alors que les guerres de religions éclatent en Europe, « la chasse au sodomite poursuit inlassablement son cours: tout au long du 16ème et du 17ème siècle, on

recense des centaines de condamnations au bûcher à travers toute l'Europe, de la France à l'Italie, en passant par l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre ou l'Irlande » (Riethauser, 1999, p.18).

2.2 Les 18ème et 19ème siècles : émergence de discours savants et débuts de la dépénalisation

Au 18ème siècle, dit « siècle des lumières » en raison du fort essor intellectuel visant à promouvoir la connaissance et à mettre l'obscurantisme religieux de côté, la vision de l'homosexualité change : on la perçoit désormais plus comme un « goût » que comme un péché. Ainsi émerge la figure de l'homosexuel libertin et efféminé. Bien que la « sodomie » soit toujours illégale, on assiste à de moins en moins d'exécutions. A partir de 1730, on parle surtout de « pédéraste » et « d'infâme » et de moins en moins de « sodomite ». Avec les philosophes des lumières, tels que Diderot ou Rousseau, la répression sexuelle continue mais sous-tendue d'arguments différents. Ils prônent en effet une nouvelle forme de morale, non plus liée à l'église mais plutôt à une éthique scientifique.

La France légalise l'homosexualité en 1791, grâce à la révolution Française (1789) qui amène l'Assemblée Constituante à adopter un nouveau code pénal duquel les relations entre personnes du même sexe sont supprimées. Le code civil français ou « code Napoléon » va dans le même sens. Notons que c'est le Duc de Cambacérès (1753-1824), homosexuel notoire, qui rédige ces nouveaux codes. Cependant, si les homosexuels ne sont plus condamnés par la loi, ils le sont par l'opinion publique, qui continue de déplorer « la sodomie », la considérant comme un péché ou un vice.

Avec la révolution industrielle et l'exode rural, de plus en plus d'hommes profitent de l'anonymat des villes pour vivre secrètement leur homosexualité. En Suisse, c'est à partir de 1798 que les cantons de Genève, Vaud, Valais et Tessin, influencés par le code Napoléon, ne punissent plus l'homosexualité, au contraire des cantons allemands (les peines variant de 1 à 4 ans de prison). C'est seulement en 1942 que le code pénal Fédéral unifiera les politiques entre cantons concernant l'homosexualité, en la sortant de l'illégalité.

Dès le 19ème siècle, en parallèle à ce mouvement de dépénalisation, les discours savants (médicaux-légaux, neurologiques, psychanalytiques, psychiatriques, sexologiques etc.) vont constituer l'homosexualité non plus comme un vice ou un

pêché, mais comme une maladie. C'est la médecine légale qui s'intéresse en premier aux pratiques homosexuelles, « les anormaux [devenant] petit à petit le monopole de la médecine » (Revenin, 2007, p.25). Le premier médecin à se pencher sur les questions de sexualité, S. A. Tissot, est un médecin lausannois qui publie en 1760 son *Essai sur les maladies produites par la masturbation*. En 1849, C.-F. Michéa écrit un article pionnier où il explique que la pédérastie serait la conséquence d'un fonctionnement organique perturbé, « les actes sexuels pervers seraient bien la conséquence d'un cerveau qui ne fonctionne pas normalement » (Revenin, 2007, p.29). En 1857, le médecin français A. Tardieu publie ses *Etudes médico-légales sur les attentats aux mœurs* où il condamne la pédérastie, pratique contre nature. En Allemagne, le médecin J. L. Casper développe l'idée selon laquelle l'attraction entre hommes est innée. Il parle d'« hermaphrodites de l'esprit » et donne une explication psychique à l'homosexualité. K. H. Ulrichs, juriste allemand persuadé que son homosexualité est innée et convaincu des travaux de Casper, publie en 1864 *l'énigme de l'amour entre hommes* où il invente le terme d'« uranisme » pour qualifier les personnes aimant des personnes du même sexe, qui selon lui, font partie d'un « troisième sexe » : ils auraient une âme féminine dans un corps d'homme et inversement. Ulrichs devra s'exiler en Italie après avoir fait une conférence publique dévoilant son homosexualité, acte politique visant la dépénalisation. Malgré son échec, ses travaux furent repris par le médecin K. Von Westphal qui décrit en 1869 l'« instinct ou sens sexuel contraire », qu'il considère comme une maladie mentale qu'il faut traiter et non pas comme un crime à punir. C'est un écrivain hongrois, Karoly Maria Kertbeny qui utilise à l'écrit pour la première fois en 1869 les mots « homosexualité » et « hétérosexualité » dans une lettre au ministre prussien de la justice demandant la dépénalisation.

En 1889, s'inspirant de Ulrichs, le psychiatre, médecin légiste et criminologue allemand R. Von Krafft-Ebing publie *Psychopathia Sexualis*, ouvrage qui marquera la psychiatrie, où il « diagnostique comme maladies congénitales tout ce qui ne vise pas explicitement la reproduction ; l'homosexualité est sans doute la plus répandue de ces maladies, laquelle a la particularité de présenter une inversion du genre [...] rarement guérissable, du moins selon Krafft-Ebing » (Revenin, 2007, p. 33). Il affirme que l'homosexualité est causée par un processus dégénératif, inné et donc héréditaire, qui s'accentuerait avec de

mauvaises conditions environnementales (par exemple la masturbation ou l'alcoolisme). Cette théorie sera reprise en France par Charcot et Magnan, pour qui l'homosexualité est la conséquence de troubles cérébraux. Selon Revenin, « ils sont les premiers en France à dire l'inversion sexuelle, et sont donc en quelque sorte les pionniers de la psychiatrie de l'homosexualité » (2007, p.33). C'est cependant un sexologue anglais, H. Ellis qui développera le concept d'« inversion sexuelle » dans son ouvrage du même nom paru en 1897. Considéré comme le pionnier de la sexologie moderne, il influencera « la plupart des théories sexologiques contemporaines, Freud y compris » (p.33).

Face au développement de ce discours psychiatrique expliquant l'homosexualité par un déficit (que ce soit en termes de maladie, de troubles cérébraux, de processus dégénératifs etc.), M. Hirschfeld (1868-1935), psychiatre allemand, fonde en 1897 « le comité scientifique humanitaire », premier groupe politique s'engageant contre les discriminations envers les homosexuels et prônant que l'homosexualité est une différence, mais pas une pathologie. Lui-même homosexuel non-ouvertement déclaré, il lance une pétition pour la dépénalisation de l'homosexualité en Allemagne (en effet, l'homosexualité est encore illégale et punissable à ce moment en Allemagne, et elle le restera jusqu'en 1968). Le Reichstag examinera cette pétition en 1898, mais refusera de modifier la loi. Hirschfeld réédite alors les travaux d'Ulrichs et publie la première revue de sexologie *Annuaire sur les états sexuels intermédiaires* dans laquelle il développe sa théorie du « troisième sexe » dans la continuation des idées d'Ulrichs. Les états sexuels intermédiaires (« sexual Zwischenstufe » en allemand, littéralement « inter-marches sexuelles ») correspondraient aux personnes se situant sur une échelle entre la masculinité et la féminité, comme par exemple les homosexuels et les transsexuels. L'homosexualité étant innée, elle devrait être dépénalisée.

C'est dans ce contexte que Sigmund Freud (1856-1939) publie en 1905 *Les trois essais sur la théorie de la sexualité* où il propose une première explication de l'« homosexualité », terme qu'il emploie en alternance avec celui d'« inversion ». Sa position concernant l'homosexualité évoluera énormément au fil de son oeuvre. En effet, pour Freud, « la psychanalyse est basée sur l'amour de la vérité » (Perron, 1988/2009, p.16). Ainsi, toute sa vie, il essayera de tirer de ses expériences et de celles de ses patients des théories expliquant « la vérité » des choses, et c'est pour cela que la métapsychologie freudienne subira de

nombreux remaniements. Il semble que le mystère de l'homosexualité ait été un point de grand questionnement pour Freud, au vu du nombre de textes dans lesquels il tente de résoudre cette question. Il écrira lui-même avoir des tendances homosexuelles « sublimées ». En effet, selon Menahem, « ce que Freud doit à Fliess, ce n'est pas seulement la notion de bisexualité, mais une compréhension de ses propres tendances homosexuelles » (2003, p.17). C'est peut-être pour cette raison qu'il restera très ambigu concernant l'homosexualité, affirmant par moments que c'était une simple différence, puis l'expliquant comme résultant d'un « problème » dans le développement, définissant ainsi l'hétérosexualité comme étant la norme (« le but sexuel normal »). Historiquement, l'oeuvre de Freud apporte beaucoup de changements par rapports à la compréhension de l'origine de l'homosexualité. En effet, « Freud privilégie, contrairement à ses prédécesseurs, l'explication relationnelle entre parents et enfants, plutôt qu'une explication héréditaire ou organique » (Revenin, 2007, p.36). Selon Riethauser, « même si on peut louer le psychiatre viennois de ne pas considérer l'homosexualité comme une maladie en tant que telle, force est de constater que c'est bien lui qui a consacré avec le plus d'influence l'entrée de l'amour entre hommes dans la sphère de la pathologie » (1999, p.34). Le terme de « perversion » caractérisant l'homosexualité, employé par Freud en 1905, marquera en effet les esprits, même s'il ne signait pas pour Freud un caractère nécessairement pathologique.

Les théorisations de la psychanalyse concernant la « question homosexuelle » ont continué à se développer dans ce champ après Freud et jusqu'à aujourd'hui, notamment avec les travaux de S. Ferenczi, de J. Bergeret et de nombreux autres psychanalystes. Nous nous intéresserons à ces développements dans la seconde partie de ce travail.

2.3 Le 20ème siècle : luttes pour la dépénalisation et persécutions nazies

Le début du 20ème siècle sera marqué de nombreuses affaires « de moeurs » concernant des relations entre hommes dont notamment le procès et la condamnation pour la « gross indecency » d'Oscar Wilde, célèbre écrivain anglais, ainsi que l'affaire Eulenburg, scandale politique qui éclata en 1907 en Allemagne. Cette affaire répandit une vague d'homophobie dans la presse ce qui contribua à populariser le terme « homosexuel » en Europe, terme qui était

jusque là utilisé uniquement par les psychiatres. Selon Riethauser, ce scandale va avoir des impacts très importants dans la société allemande ainsi qu'au niveau international : « la crédibilité des hommes politiques et des institutions est ébranlée. L'idée que l'homosexualité est quelque chose de contagieux et de néfaste qui peut mener le pays à la ruine [...] entre dans les esprits.[...]. L'affaire Eulenburg ne peut être considérée comme un simple scandale de mœurs. Ses répercussions ont été si fortes dans la société allemande et sur la scène internationale que de nombreux historiens l'ont directement mise en relation avec l'entrée en guerre de l'Allemagne en 1914 » (1999, p. 42). Par ailleurs, ces scandales contribueront à répandre l'idée qu'il existe une sexualité « normale » et une sexualité « anormale », idée appuyée par les travaux de Krafft-Ebing et Freud notamment.

Après la Première Guerre mondiale, Hirschfeld, continuant de se battre contre les discriminations du « troisième sexe », ouvre en 1919 son Institut de Sexologie « véritable centre d'étude de l'homosexualité et lieu de soutien psychologique » (Briki, 2009, p.63). En 1928, il fonde avec H. Ellis la Ligue mondiale pour la réforme sexuelle, dont les buts étaient « l'égalité entre femmes et hommes, la liberté du mariage et du divorce, l'accès au contrôle des naissances, une attitude rationnelle à l'endroit des homosexuels, et le développement de l'éducation sexuelle » (Revenin, 2007, p.31). Freud se joindra à cette ligue et signera la pétition d'Hirschfeld, qui sera à nouveau rejetée par le Reichstag en 1922. Parallèlement, un mouvement extrémiste cherchant à expliquer la défaite de l'Allemagne lors de la première Guerre Mondiale voit le jour : le national-socialisme ou « nazisme ». Ce mouvement cherche des boucs-émissaires et va s'en prendre aux minorités juives et homosexuelles. Hirschfeld sera agressé en 1921 et laissé pour mort dans une ruelle. Il s'en sortira et continuera sa lutte politique mais les nazis, ayant pris le pouvoir avec 107 sièges obtenus au Reichstag en 1929, l'empêcheront de mener à bien son projet de dépénalisation. L'Institut de Hirschfeld est détruit, ses écrits et son buste, ainsi que celui de Freud, brûlés.

La Suisse deviendra à ce moment un lieu de rassemblement de nombreux homosexuels désirant s'organiser et lutter pour leurs droits. En 1931 sera créée le *Mouvement Suisse de l'amitié* par une suisseuse lesbienne, Anna Vock. La revue évoluera et deviendra, en 1942, *Le cercle*, qui est considérée comme une des

revues gay ayant été les plus influentes mondialement.

En 1937 en Allemagne dans la revue *Das Schwarze Korps*, Himmler, membre important du parti nazi, propose que les homosexuels, empêchant le rendement et détruisant l'état, soient exterminés. Entre 1939 et 1945, « 500 000 homosexuels ont été exécutés sommairement ou sont morts dans des camps quand ils ne se sont pas suicidés » (Guyonnaud, 2003, p.74). Les gays et lesbiennes, marqués respectivement par un triangle rose ou noir, seront victimes d'expérimentations inhumaines visant à les « guérir », dont beaucoup mourront. A la fin de la guerre, contrairement aux autres minorités persécutées par les nazis, les homosexuels ne reçurent aucune indemnisation ou réparation.

2.4 De 1945 à nos jours: nouveaux discours savants, révolution sexuelle et dépsychiatisation

De 1945 à 1968, les homosexuels seront encore victimes de discriminations, autant du côté soviétique que du côté américain. La psychanalyse américaine prend son essor dans ces années là et devient « la pratique essentielle des psychologues, sexologues, travailleurs sociaux et psychiatres qui, détournant la pensée freudienne, disent pouvoir « soigner » les homosexuel-le-s » (Brik, 2009, p.79). D'autres thérapies émergent, comme les traitements hormonaux, ou la thérapie par électrochocs visant à modifier l'orientation sexuelle. L'association de psychiatrie américaine publie le premier *Manuel Diagnostique et Statistique des troubles Mentaux* (DSM-I) en 1952 et place l'homosexualité dans les « troubles de la personnalité Sociopathique » et plus précisément dans la rubrique des « déviations Sexuelles » (Briki, 2009, p.83).

Les discours savants sur l'homosexualité augmentent fortement après la deuxième guerre mondiale : « entre 1940 et 1968, diverses disciplines telles que la psychologie, l'anthropologie, la sexologie, la physiologie et la psychiatrie produisent en langue anglaise pas moins de 1265 articles et ouvrages divers concernant l'homosexualité » (Briki, 2009, p.87). C'est dans les années 50 que la sociologie s'intéresse finalement à la « question homosexuelle » lorsque se développe le courant de l'interactionnisme symbolique, courant qui « [...] représente une rupture à la fois dans l'histoire de la sociologie et dans celle de l'homosexualité » (Chauvin et Lerch, 2013, p.11). En effet, l'homosexuel devient un « criminel », « déviant » par rapport à des normes sociales, dont il est

victime, et non plus un « criminel moral » tel que les discours médicaux l'avaient théorisé. « Le déplacement du regard, de la déviance morale vers les mécanismes sociaux, de l'intériorité vers les interactions, a aussi la vertu de faire apparaître pour la première fois au grand jour la norme elle-même, qui restait jusqu'ici tacite» (Chauvin et Lerch, 2013, p.12). Nous reviendrons, dans la troisième partie de ce mémoire, sur la manière dont la sociologie a développé un discours savant qui remettait en cause les théories de la psychanalyse.

Selon Briki, les travaux d'Alfred Kinsey sur la sexualité publiés entre 1948 et 1950 constituent un tournant dans la conception populaire de l'homosexualité et sont les « précurseurs indispensables au mouvement de dépsychiatisation qui allait survenir aux Etats-Unis » (2009, p.88). Ce docteur en biologie affirme que l'homosexualité et l'hétérosexualité sont les pôles extrêmes d'un même continuum sur lequel il distingue 6 orientations sexuelles différentes. Il découvre, en interrogeant des hommes, que l'homosexualité est en fait très répandue. Cependant, malgré ces évolutions théoriques et empiriques, « l'homosexualité reste un fléau social et une perversion à traiter ou à enfermer dans les années 1960 » (p.91). Les comportementalistes cherchent des moyens de guérir l'homosexualité à l'aide notamment de la *reparative therapy*. En 1965, la « sodomie » et le « lesbianisme » sont classés par la CIM-8 sous la rubrique « homosexualité », qui fait partie des « perversions sexuelles ». Les études de psychanalystes sur l'homosexualité voient le jour, notamment celle d' Irving Bieber qui critique le rapport Kinsey, rapportant que : « toutes les théories psychanalytiques affirment que l'homosexualité de l'adulte est psychopathologique. [...] l'homosexualité est une adaptation psychosexuelle et biosociale pathologique, consécutive à une peur diffuse entourant l'expression des pulsions sexuelles » (Briki, 2009, p.96). En se basant sur Freud, il affirme que l'homosexualité est causée par une constellation familiale inadaptée.

La fin des années 60 voit arriver la « révolution sexuelle » menée par les étudiants étasuniens et français qui luttent pour la liberté, le droit au bonheur et l'épanouissement des mœurs. En 1969 a lieu à New York un événement qui marquera le début du mouvement de libération Gay et Lesbien : les émeutes de Stonewall. Ces émeutes eurent lieu pendant trois jours, après que des homosexuels aient décidé de résister à une descente de Police dans le bar le *Stonewall Inn*. Après cet événement, le *Gay liberation front* (GLF) fut créé aux

USA, puis le *Front homosexuel d'action révolutionnaire* (FHAR) en France. En Suisse, la première association militante homosexuelle sera créée en 1975 sous le nom de *Groupe Homosexuel de Genève* (GHOG). Ces émeutes, appuyées par le mouvement de l'antipsychiatrie, bouleversent la psychiatrie : on critique la validité des classifications psychiatriques du DSM-II (édité en 1968), dont les activistes Gay et Lesbiennes revendiquent le retrait de l'homosexualité en faisant pression sur l'American Psychiatric Association (APA). Le problème de ce retrait de l'homosexualité du versant de la pathologie était qu'il remettait en question la limite du normal et du pathologique et sa définition par la théorie psychanalytique. « Il existait une pression afin d'abandonner la vision psychanalytique selon laquelle l'homosexualité résulterait d'un blocage au stade « homo-érotique » vu comme un passage obligatoire dans le développement vers une sexualité adulte forcément hétérosexuelle » (Briki, 2009, p.111). Dans un contexte où la fiabilité des diagnostics psychiatriques est remise en question, où l'on questionne la scientificité de celui-ci et son caractère moralisateur, surtout concernant le diagnostic d'homosexualité, un événement va venir bouleverser les esprits : lors du congrès de 1972 de l'APA, un psychiatre masqué déclare son homosexualité et explique comment la psychiatrie « heurte et perturbe les homosexuels en les associant à la maladie de façon systématique » (p.116). Il affirme qu'il faut « utiliser nos connaissances et notre sagesse pour les aider - et nous aider – à enfin accepter cette petite part d'humanité appelée homosexualité » (p.117). En réponse, Robert Spitzer, qui fait partie du groupe de révision du DSM-II, organise en 1973 un congrès intitulé « l'homosexualité doit-elle faire partie de la nomenclature de l'APA ? », où les psychiatres gays et lesbiennes seront invités à venir débattre de la question. Il en ressort une proposition de suppression de l'homosexualité du DSM-II, celle-ci n'étant pas un trouble mental en elle-même, proposition qui fut retenue et votée par le conseil d'administration de l'APA à l'unanimité. Concernant la CIM, c'est seulement en 1992, lors de sa 10ème révision qu'elle décide de retirer l'homosexualité de la liste des maladies mentales.

Parallèlement à la dépsychiatisation de l'homosexualité, les droits des personnes LGBT ont également évolué. En Suisse, c'est en 1996 qu'il fut demandé au conseil fédéral « d'examiner quelles seraient les possibilités d'éliminer les problèmes juridiques que rencontrent les couples de même sexe et à quels droits

et obligations une telle institution devrait être soumise » (Ziegler, 2007, pp.10-11). Ce n'est finalement qu'en 2007 que la loi Fédérale sur le Partenariat Enregistré entre personnes de même sexe (Lpart) entre en vigueur, après qu'elle ait été acceptée en 2005 par référendum (Delaborde et Lavanchy, 2008, pp.35-36). Il est important de noter que si le partenariat enregistré est une forme de reconnaissance juridique, politique et sociale des couples de même sexe, il ne donne cependant pas les mêmes droits que le mariage, réservé aux hétérosexuels (comme le droit d'adopter ou le droit d'avoir recours à la procréation médicalement assistée). Néanmoins, ces termes risquent de changer étant donné que le conseil fédéral a déposé au parlement un projet de réforme du droit de l'adoption fin novembre 2014, réforme qui permettrait aux homosexuels partenariés d'adopter l'enfant de leur conjoint. Par ailleurs, l'initiative « Mariage Civil pour tous » des verts libéraux déposée en décembre 2013 vient d'être acceptée par la commission des affaires juridiques du conseil national le 20 février 2015 (Touzain, 2015), ce qui représente un premier pas vers le mariage pour tous en Suisse. L'initiative devra ensuite être examinée par la commission des états, puis par les chambre fédérales avant d'être soumise au vote du peuple.

Au niveau du droit international, c'est en 2008 qu'une déclaration sur l'orientation sexuelle et le genre a été proposée aux Nations Unies et acceptée par 66 états. Une contre-déclaration décrétant que la première risquerait de conduire à « la normalisation sociale et potentiellement la légitimation d'actes déplorables, incluant la pédophilie » est acceptée par 57 états (Wikipédia, l'encyclopédie libre, 2015). C'est finalement en décembre 2011 que le Conseil des droits de l'homme des Nations Unies publie un rapport sur les violences subies par les personnes LGBT dans le monde (Nations Unies, 2011), et adopte un texte affirmant leurs droits. Voici ce que le Secrétaire général des Nations Unies, Ban Ki-moon, a déclaré en mars 2012 : « Aux lesbiennes, gays, bisexuels ou transgenres, permettez-moi de dire : vous n'êtes pas seuls. Votre lutte pour mettre fin à la violence et la discrimination est un combat partagé. Toute attaque contre vous est une attaque contre les valeurs universelles de l'Organisation des Nations Unies que j'ai juré de défendre et de respecter. Aujourd'hui, je suis avec vous et je demande à tous les pays et à tous les individus d'être aussi avec vous » (Nations unies, 2012, p.61).

2.5 Conclusion : que nous apprend l'histoire sur la définition de l'homosexualité ?

Au terme de cet historique sur la définition de l'homosexualité et des droits des personnes LGBT, il me paraît important de relever à quel point les choses ont évolué au cours des siècles. Si les Grecs et les Romains semblaient ne pas considérer l'homosexualité comme une déviance, les persécutions commencèrent à la fin de l'Empire Romain sous l'influence du christianisme, qui a marqué les esprits jusqu'à aujourd'hui encore en constituant l'amour pour une personne de même sexe comme un vice et un crime. La dépénalisation de l'homosexualité en Europe s'est faite avec peine et il existe aujourd'hui encore de nombreux pays dans lesquels les personnes homosexuelles sont persécutées voire exécutées uniquement en raison de leur orientation sexuelle.

Si certains, comme par exemple le secrétaire général des Nations Unies Ban Ki-moon, affirment que les personnes homosexuelles ne sont pas « anormales » et devraient avoir les mêmes droits que les personnes hétérosexuelles, d'autres, et notamment des psychanalystes, comme D. Baettig qui propose un discours assez extrémiste et certes non représentatif de toute la psychanalyse (malgré ce qu'il en dit), continuent encore aujourd'hui d'affirmer que les homosexuels sont tous « pervers, immatures et incomplets ». Mais qui a raison ?

Cet historique nous a permis de découvrir à quel point les explications données aux comportements quant à leur caractère « normal » et les lois qui en découlent dépendent des personnes qui sont au pouvoir, qui dictent les discours admis comme étant la vérité. Il faut aussi noter que certains discours savants sont parfois instrumentalisés en raisons d'enjeux de pouvoirs, et que des théories s'érigent comme vérités alors que leurs inventeurs ne souhaitaient pas forcément qu'il en soit ainsi. Je pense notamment à Freud et à son oeuvre qui a énormément évolué au fil de sa carrière, et qui a été reprise par énormément de personnes qui ont peut-être voulu lui faire dire ce qu'il n'avait pas dit. Certains argumentent en disant que Freud était un défenseur des homosexuels, d'autres disent que c'est lui qui a constitué l'homosexualité comme une sexualité anormale par rapport à l'hétérosexualité. Mais qu'en est-il vraiment ? Comment la psychanalyse a-t-elle répondu à la « question homosexuelle » ?

3. La conception psychanalytique de l'homosexualité de S. Freud à J. Bergeret

Dans cette partie, nous allons nous intéresser à la conception psychanalytique de l'homosexualité. Dans un premier temps, je vais analyser les développements théoriques de Freud à ce sujet et notamment aux travers de ses théories sur la sexualité et le narcissisme, respectivement développées dans *les Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905) et *Pour Introduire le narcissisme* (1914), ainsi que dans *la théorie de la libido et le narcissisme* (1915). Ensuite, j'analyserai en détail la théorie de l'homosexualité de Jean Bergeret, psychiatre et psychanalyste post-freudien, développée dans ouvrage *L'érotisme narcissique : homosexualité et homoérotisme* (1999). Etant donné que les travaux de Bergeret sont une référence pour les étudiants de mon Master en psychopathologie et psychologie clinique et forment le fondement théorique de l'approche de l'examen psychologique de l'Ecole de Lausanne (école formant les psychologues cliniciens de Suisse Romande), il me paraît pertinent de me pencher sur sa théorie, récente, afin de la comparer avec les travaux des sociologues publiés dans les mêmes années.

3.1 L'homosexualité entremêlée dans l'oeuvre de Freud

Le projet de Sigmund Freud (1856-1939), médecin neurologue de formation, était de créer une « psychologie scientifique », dans le but de comprendre les processus psychiques, liés selon lui aux processus physiques. Il va développer un modèle théorique de l'appareil psychique, décrit comme « fonctionnant selon les mêmes lois générales que les appareils organiques (respiratoire, circulatoire, etc.), mais sur un autre plan de la réalité, il le concevra comme organisé par un jeu de forces, et définira une énergie spécifique à ce niveau, qu'il baptisera "libido" » (Perron, 1988/2009, p.12).

En 1900, dans *L'Interprétation des rêves*, Freud propose sa première topique, un « schéma de "l'appareil psychique" (le terme topique renvoie à une représentation spatiale de l'appareil psychique), fonctionnant comme régulateur des tensions et se composant de trois systèmes : l'inconscient, le préconscient et le conscient. Selon sa théorie, certains contenus psychiques seraient refoulés dans l'inconscient, et feraient parfois retour sous forme de symptômes, de rêves et

d'actes manqués dont l'analyse permettrait d'accéder à la vie psychique profonde. En 1923, Freud ajoute à cette conception sa 2ème topique, où il décrit trois autres instances : le ça, réservoir des pulsions et des désirs refoulés, le moi, qui « se forme par la différenciation du ça au contact de la réalité » (Braunstein et Pewzner, 1999/2006, p.122) et le Surmoi, qui serait une instance moralisatrice, constituée lors de l'intériorisation des interdits.

3.1.1 L'homosexualité dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905)

C'est dans cet ouvrage que Freud développe sa théorie de la sexualité à travers son étude de la névrose et de la perversion et qu'il postule l'existence d'une sexualité infantile déterminante dans la construction de la personnalité et dans l'inclination que l'enfant aura ou non pour la perversion à l'âge adulte. « La psychanalyse nomme *perversions* ces formes déviantes de la pulsion sexuelle tout en refusant de charger ce terme d'une connotation réprobatrice. Du point de vue clinique, la perversion est une *variante* de la pulsion sexuelle devenue exclusive du but sexuel normal, mais déjà contenue à l'état d'ébauche ou de préliminaire dans la sexualité normale » (F. Lamouche, préface des *Trois essais*, Freud, 1905/2012, p.10). En ce sens, « l'inversion sexuelle » (ou homosexualité) est considérée comme une perversion car elle ne vise pas « le but sexuel normal », c'est-à-dire l'accouplement en vue de la reproduction.

Les *Trois Essais* ont eu un grand retentissement en raison de l'affirmation d'une continuité entre le normal et le pathologique, les perversions étant présentes dans la vie sexuelle normale. En effet, Freud y développe l'idée selon laquelle le psychisme et la personnalité se construisent au travers du développement de la sexualité, qu'il nomme développement psychosexuel, dont le moteur serait la recherche du plaisir sexuel pervers par l'enfant. L'enfant, motivé à satisfaire ses besoins primaires, comme manger par exemple, va expérimenter une satisfaction permettant le développement de la pulsion orale et celle du suçotement, première manifestation de la sexualité infantile autoérotique.

Freud qualifie l'enfant de « pervers polymorphe », pervers parce que ce dernier va se donner du plaisir non lié à un but de reproduction, et polymorphe en référence aux différents moyens de satisfaction qu'il va développer. En effet, le stade oral est appelé ainsi parce qu'il correspond au moment où l'enfant se donne du plaisir grâce à la zone érogène orale, dans la 1ère année de la vie. Dans les

2ème et 3ème années de vie, la fille ou le garçon, dont le développement corporel se poursuit, devient maître de ses sphincters et va éprouver du plaisir lié à la zone anale, ce que Freud nomme le stade anal. Le 3ème stade, le stade phallique, est lié à l'activation de la zone érogène des parties génitales, en lien avec la vidange de l'urine et la stimulation du clitoris ou du pénis. La masturbation infantile, présente chez tous les enfants selon Freud, « fixe et fige le primat à venir de cette zone érogène pour l'activité sexuelle » (1905/2012, p.137). Pour Freud, si on ne se souvient pas de ces phases masturbatoires dans le développement, on en garde des traces mnésiques inconscientes profondes qui vont déterminer notre personnalité et nos choix d'objet.

Freud qualifie ces stades de « prégénitaux », le terme « génital » renvoyant à la sexualité adulte et à l'utilisation des parties génitales pour l'obtention du plaisir, ce qui n'est pas le cas chez les enfants. Il nomme les pulsions de la période prégénitale « pulsions partielles » en ce qu'elles ne sont pas encore rassemblées sous le primat d'une seule zone érogène pour le but sexuel normal : la reproduction. Ces pulsions sont partielles dans le sens où elles existent indépendamment et donnent du plaisir érotique à l'enfant, sans autre but que justement le plaisir. Mais selon Freud, ce qu'il se passe normalement dans le développement va comme suit : « l'issue du développement est constituée par ce que l'on appelle la vie sexuelle normale de l'adulte, dans laquelle l'obtention du plaisir s'est mise au service de la reproduction, et où les pulsions partielles, sous le primat d'une seule et unique zone érogène, ont formé une organisation solide afin d'atteindre le but sexuel chez un objet sexuel étranger » (1905/2012, p.152).

Après une période d'inhibition sexuelle appelée « période de latence » (où l'énergie pulsionnelle est redirigée vers d'autres buts non sexuels, à cause de ce que Freud appelle des « puissances psychiques » qui sont le dégoût, la honte et la morale), la puberté va venir réveiller les pulsions sexuelles, et c'est là que certaines évolutions doivent se faire pour « introduire la vie sexuelle infantile dans sa configuration normale définitive » (1905/2012, p.167). Il se produirait une « involution chez la femme », c'est-à-dire qu'elle n'évoluerait pas tellement au niveau sexuel, alors que chez l'homme une « mutation » aurait lieu : « le nouveau but sexuel consiste, chez l'homme, en la décharge des produits sexuels. [...] La pulsion sexuelle passe maintenant au service de la reproduction » (p.168). Si cette évolution n'a pas lieu, alors on se situe dans le versant de la pathologie :

« l'absence de ces réagencements est l'occasion de troubles pathologiques. Toutes les perturbations de la vie sexuelle doivent à juste titre être considérées comme des inhibitions du développement » (1905/2012p.168). Nous voyons que dans cette citation, Freud semble prôner une version pathologisante de tout ce qui ne serait pas une sexualité génitale dont le but serait la reproduction : en ce sens, ce qu'il appelait simplement « perversion » auparavant, comme quelque chose de différent mais de non pathologique (une « variante »), se retrouve à ce moment du livre du côté du pathologique : l'homosexualité serait due à un arrêt du développement normal. C'est à ce même titre qu'en 1935 Freud répond à la lettre d'une mère concernant son fils homosexuel disant que « l'homosexualité n'est évidemment pas un avantage mais il n'y a là rien dont on doive avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement, et on ne saurait la qualifier de maladie ; nous la considérons comme une variations de la fonction sexuelle, provoquée par un arrêt du développement sexuel » (Roudinesco, 2002, p.10).

Pour Freud, c'est lorsque dans l'enfance les zones érogènes liées à des pulsions partielles ont conduit l'enfant à expérimenter trop de plaisir qu'il y a une fixation à ces zones (et donc aux pulsions partielles) et qu'elles sont préférentiellement utilisées à l'âge adulte pour atteindre le plaisir. On peut voir dans cette idée le mécanisme du conditionnement : plus un enfant a eu de plaisir avec sa zone anale, plus il gardera en mémoire que cette zone peut lui apporter ce plaisir. Il y aurait donc un « échec de la fonction du mécanisme sexuel par la faute du plaisir préliminaire [...] » (1905/2012, p.174). Ce serait l'origine des perversions, et donc de l'homosexualité, s'il l'on suit le raisonnement freudien.

A cette idée de fixation pour expliquer les perversions, Freud ajoute celle d'un choix d'objet déjà partiellement effectué dans l'enfance. En effet, le stade phallique correspond selon lui à un moment évolutif assez proche de la puberté, dans le sens où un choix d'objet est déjà fait à ce moment. Voici la définition du choix d'objet selon Laplanche et Pontalis : « acte d'élire une personne ou un type de personne comme objet d'amour. On distingue un choix d'objet infantile et un choix d'objet pubertaire, le premier traçant la voie au second » (2011/1967, p.64). La « trouvaille de l'objet » serait donc en réalité une retrouvaille, en ce sens que l'adolescent va apprendre à aimer d'autres personnes sur le modèle de la relation à sa mère ou à sa nourrice. Pour Freud, l'attachement parent-enfant est de nature sexuelle. « [...] il reste de cette première relation sexuelle [...] un fragment

important qui aide à préparer le choix d'objet, donc à rétablir le bonheur perdu » (1905/2012, p.191). C'est donc la mère, ou la personne qui s'occupe de l'enfant, qui lui apprend l'amour, la tendresse étant ce qui va éveiller la pulsion sexuelle de ce dernier. Si cet éveil a lieu à l'âge de maturité, à la puberté, alors les imaginations incestueuses (présentes chez tous), seront rejetées. La puberté va conduire à « l'irruption d'un mouvement psychique d'amour intense parvenant à l'innervation des organes génitaux, l'unité normalement requise de la fonction amoureuse soit construite » (p.209) : alors qu'avant le psychisme et le somatique s'étaient développés en parallèle, ils sont désormais liés. Par ailleurs, « l'inclinaison infantile pour les parents est sans doute la plus importante, mais pas la seule des traces qui, rafraîchies à la puberté, montrent alors la voie au choix d'objet » (1905/2012, p.200). En effet, le développement peut être perturbé et conduire à des fixations ou à des dissociations de la pulsion sexuelle. Une maturité sexuelle éveillée précocement peut engendrer l'abolition de la période de latence et l'inhibition du développement du système génital conduisant soit à la perversion, soit à la névrose. Freud distingue ces deux grands groupes de perturbations de la vie sexuelle, toutes causées par des fixations infantiles perverses : la perversion positive et la perversion négative, c'est-à-dire la névrose. Le pervers serait celui qui agit ses désirs, au contraire du névrosé.

Concernant plus précisément l'homosexualité ou l'« inversion » (il emploie les deux termes), Freud rejette la théorie de la dégénérescence ainsi que celle de l'innéité, car il recense des cas de personnes n'étant pas totalement inverties (on parlerait aujourd'hui de personnes bisexuelles). Par ailleurs, Freud pense que cela n'est pas un problème et que chacun est susceptible de faire un choix d'objet homosexuel, c'est son hypothèse de la bisexualité psychique qui postule une bisexualité originelle universelle. Cette idée, développée lors de ses discussions avec son ami Fliess, Freud la relie d'abord à l'anatomie : « la conception qui résulte de ces faits anatomiques connus depuis longtemps est celle d'une disposition à l'origine bisexuelle qui au cours du développement se modifie jusqu'à la monosexualité avec des restes minimes du sexe atrophié » (1905/2012, p.65) mais se questionne bientôt sur son lien avec la pulsion : « il faut tenir compte d'une constitution bisexuelle, sauf que nous ne savons pas en quoi cette disposition consiste au delà de la configuration anatomique, et qu'il s'agit de troubles qui touchent la pulsion sexuelle dans son développement » (1905/2012,

p.69). Freud, en 1905, reste peu clair sur cette hypothèse, mais la clarifie dans une note ajoutée en 1915 : « il apparaît plutôt à la psychanalyse que l'indépendance du choix d'objet par rapport au sexe de l'objet, la capacité de disposer librement sur-le-champs des objets masculins et féminins, telle qu'on peut l'observer chez l'enfant, dans les états primitifs et à la période précoce de l'histoire, constituent l'état originel à partir duquel, par restriction d'un côté ou de l'autre, se développe le type normal comme le type inverti » (1905/2012, p.71). Il ajoute que « la recherche psychanalytique s'oppose [...] à la tentative visant à séparer les homosexuels des autres êtres humains [...]. Dès lors qu'elle étudie aussi d'autres excitations sexuelles, elle apprend que tout les hommes sont susceptibles de faire un choix d'objet homosexuel, et aussi qu'ils l'ont déjà fait dans l'inconscient » (p.71).

Cette idée d'une bisexualité innée en chacun de nous était pour le moins révolutionnaire étant donné qu'elle proposait une alternative aux théories dégénératives de l'homosexualité, qui étaient à l'époque très influentes, en affirmant que l'attrait inconscient pour une personne de même sexe, ainsi que des « motions pulsionnelles aussi bien masculines que féminines » (Laplanche et Pontalis, 1967/2011, p.50) serait présents chez chacun. Voici la définition de la bisexualité selon Laplanche et Pontalis : « notion introduite par Freud en psychanalyse sous l'influence de Wilhem Fliess : tout être humain aurait constitutionnellement des dispositions sexuelles à la fois masculines et féminines qui se retrouvent dans les conflits que le sujet connaît pour assumer son propre sexe » (1967/2011, pp.49-50). Il est cependant important de noter que Freud parle de « bisexualité psychique », c'est-à-dire fantasmatique, de l'ordre de l'imaginaire et non de la réalité concrète. En quelques mots, la notion de bisexualité psychique consiste à dire que chaque personne, homme ou femme, a des caractéristiques identitaires masculines et féminines, ainsi que des pulsions sexuelles masculines et féminines, plus ou moins refoulées et inconscientes, ou au contraire agies dans la réalité concrète, ce que Freud appelle l'homosexualité manifeste. Ainsi, à partir du moment où Freud pose cette hypothèse d'une bisexualité psychique universelle, une autre vision de l'homosexualité semble émerger, une version moins pathologisante que celle la conceptualisation comme la conséquence d'un arrêt du développement, ce comportement étant simplement l'expression de fantasmes présents chez tous.

En conclusion, en 1905 dans *Les trois essais*, Freud semble avoir été partagé entre une vision pathologisante de l'homosexualité, affirmant que l'absence des réagencements menant à orienter la sexualité vers le but reproductif « est l'occasion de troubles pathologiques. Toutes les perturbations pathologiques de la vie sexuelle doivent à juste titre être considérées comme des inhibitions du développement » (1905/2012, p.168) et une vision prônant la normalité de la perversion et de l'homosexualité, celle-ci étant simplement une variante, liée à un autre chemin d'évolution mais pas moins normal, expliquée par une bisexualité inconsciente présente chez tous. On le voit bien dans la citation qui suit : « nous sommes ainsi poussés, par l'extraordinaire distribution des perversions, à supposer que même la disposition aux perversions n'est pas une particularité, mais ne peut être qu'un élément de la constitution considérée comme normale » (p.110).

Comme nous l'avons vu, l'ambiguïté de Freud concernant la question homosexuelle a été expliquée par certains historiens de la psychanalyse et psychanalystes, notamment E. Roudinesco ou R. Menahem, par « ses propres tendances homosexuelles » (Menahem, 2003, p.17), qui, si elles ne se sont (à notre connaissance) jamais exprimées concrètement, étaient bien présentes dans les fantasmes de Freud, qui parlait lui-même de son « homosexualité » en ces termes (p.18). Dans une note ajoutée aux *Trois Essais* en 1915, Freud semble proposer une explication encore différente de l'homosexualité en affirmant que chez les invertis, il y « prédominance de constitutions archaïques et de mécanismes psychiques primitifs. La valeur du choix narcissique et l'accrochage à la signification érotique de la zone anale semblent leur caractère les plus essentiels » (p.72). Cette note s'explique par le changement de perspective sur l'homosexualité opéré par Freud en lien avec sa théorie du narcissisme, qu'il développe en 1914.

[3.1.2 L'homosexualité selon Freud dès *Pour introduire le narcissisme* \(1914\) et *La théorie de la libido et le narcissisme* \(1915\)](#)

La conception de Freud de l'homosexualité va évoluer au fil des remaniements théoriques qu'il développera dans son oeuvre. Ce sont plusieurs études de cas qui vont l'amener à développer la théorie du narcissisme, sur laquelle se basera plus tard Jean Bergeret pour développer sa théorie de l'homoérotisme. Nous n'allons

pas étudier précisément ces différents cas, mais gardons en mémoire que les cas du Président Schreber, de Dora, de l'homme aux loups et du petit Hans publiés dans *les 5 psychanalyses* (1909) ou encore l'étude d'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910) sont des analyses liées à des problématiques homosexuelles qui influenceront la théorie de l'homosexualité qu'il développera en lien avec le concept du narcissisme en 1914 et 1915.

Dans *Pour Introduire le Narcissisme* (1914), Freud explique que c'est la question homosexuelle qui l'a contraint à poser l'hypothèse du narcissisme et à revoir sa métapsychologie. Il explique l'homosexualité comme une perturbation de la libido, qui conduirait à effectuer un choix d'objet narcissique, et non pas un choix d'objet par étayage (qui serait le processus normal) : « nous avons établi de manière particulièrement distincte, chez des personnes dont l'évolution de la libido a connu une perturbation, comme chez les pervers ou les homosexuels, qu'ils ne choisissent pas leur objet ultérieur en s'inspirant du modèle de la mère, mais de celui que leur fournit leur propre personne. Ils se cherchent manifestement eux-mêmes comme objet amoureux et présentent un type de choix d'objet qu'il faut qualifier de *narcissique*. De cette observation réside le plus fort motif qui nous ait contraints à poser l'hypothèse du narcissisme » (1914/2012, p.59).

La libido est théorisée par Freud comme étant une énergie qui circulerait dans le corps et dont la quantité et les mouvements expliquerait les phénomènes psychosexuels. Selon Laplanche et Pontalis, « en tant que la pulsion sexuelle se situe à la limite somato-psychique, la libido en désigne l'aspect psychique [...]. En tant que la pulsion sexuelle représente une force exerçant une "poussée", la libido est définie par Freud comme l'énergie de cette pulsion » (1967/2011, p.225). Dans *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), Freud désignera cette énergie comme étant ce qu'on appelle communément l'amour: « libido [...]. Nous appelons ainsi l'énergie, considérée comme une grandeur quantitative – quoiqu'elle ne soit pas actuellement mesurable – de ces pulsions qui ont à faire avec tout ce que l'on peut comprendre sous le nom d'amour » (Freud, 1921 cité dans Laplanche et Pontalis, 1967/2011, p.225).

Pour Freud, la libido peut être investie par le sujet sur lui-même ou sur l'extérieur. Lorsqu'elle est investie sur le sujet propre, il nomme cette énergie « libido du moi » (ou « libido narcissique » ou encore « narcissisme ») et « libido

d'objet » (ou « libido objectale ») lorsqu'elle est investie sur un objet. Il postule « un investissement originel du moi en libido [appelé « narcissisme primaire »] dont une partie est ultérieurement transmise aux objets mais qui, sur le fond demeure, et qui est aux investissements d'objets ce que le corps d'un protoplasme est aux pseudopodes qu'il émet » (1914/2012, p.41). Ainsi, l'amour propre d'une personne représente sa libido du Moi, l'amour qu'elle investit sur elle-même, énergie englobant son corps (Freud la compare au protoplasme, contenu d'une cellule vivante). A l'opposé, l'amour ressenti pour un autre, la mère par exemple, peut être représenté comme une protubérance d'énergie créée par une poussée qui va aller englober cet autre (les pseudopodes étant des déformations de la membrane plasmique). Cette partie de l'énergie transférée sur la mère s'appelle désormais libido d'objet, si bien que, selon Freud, lorsque la libido d'objet augmente, la libido du moi – ou narcissisme - diminue.

Pour Freud, le moi se développe grâce à une évolution de la libido, qui conduit au choix d'objet à l'âge adulte. Dans l'enfance, la libido du moi est entièrement investie sur l'enfant lui-même - sur son moi, qui est idéalisé - ce qui fait que l'enfant se sent tout-puissant. Cet état de la libido correspond au « stade narcissique de la fixation de la libido » (1915/2012, p.92), l'autoérotisme étant l'activité sexuelle de ce stade. En grandissant, avec les critiques de parents et l'intégration des interdits (développement du Surmoi, la conscience morale), va se constituer un idéal narcissique du moi. L'enfant est alors castré dans sa toute-puissance, moment du « complexe de castration ». Il va y avoir alors un déplacement du narcissisme (ou libido du moi / libido narcissique/ amour de soi) vers l'idéal du moi. Le moi de l'enfant n'est plus son propre idéal, il cherche désormais à atteindre un idéal qui est situé à l'extérieur de lui. De pair avec la constitution de l'Idéal du moi et du Surmoi va advenir le processus du refoulement, les désirs désormais censurés par le Surmoi étant refoulés dans l'inconscient. Selon Freud, « Le refoulement [...] émane [...] de l'estime que le moi a pour soi-même » (1914/2012, p.68). En effet, le refoulement est nécessaire car dès que le moi n'est plus considéré comme idéal, l'enfant va devoir censurer dans l'inconscient les fantasmes qui ne correspondraient pas à cet idéal du moi, afin de maintenir son estime de soi.

Par ailleurs, ce déplacement de la libido vers l'extérieur, l'idéal du moi, va permettre à l'enfant de s'intéresser à ce qui l'entoure, va le conduire à vouloir

ressembler à ceux qu'il prend pour modèle pour son Idéal du moi, c'est-à-dire ses parents. C'est à ce moment que se fait le premier choix d'objet, la mère ou le père, sur qui l'enfant va aller investir sa libido. Après le complexe de castration et la latence advient la puberté qui va, comme nous l'avons vu dans *Les Trois Essais*, conduire au moment du choix d'objet définitif. Ce choix d'objet peut se faire de deux manières différentes, suivant les problèmes que l'on a rencontrés lors du développement de sa libido.

Si le développement de la libido se passe bien, sans fixation, alors le choix d'objet se fera par étayage, c'est-à-dire par rapport au choix d'objet infantile, le père ou la mère, correspondant au « père protecteur » et à la « femme nourricière » (1914/2012, p.64). On cherche donc dans notre partenaire le père ou la mère que l'on a aimé, la trouvaille de l'objet est une retrouvaille car elle se fait sur le modèle du choix d'objet infantile. Pour que cela soit le cas, il faut que le choix d'objet infantile se soit fait par étayage, c'est à dire qu'il y ait eu un transfert de la libido sur un objet (la mère), transfert favorisé par les soins corporels, le nourrissage etc.

Par contre, le choix d'objet est appelé « narcissique » lorsque l'objet est choisi non pas en lien avec l'objet sexuel primaire (un des parents) mais en lien avec l'amour que l'enfant avait pour lui-même. C'est ce qui arrive lorsque l'enfant n'a pas fait ce déplacement de la libido du moi idéal vers l'idéal du moi, celui-ci ne s'étant pas bien constitué en raison d'un environnement inadéquat. L'enfant ne se tourne donc pas réellement vers l'extérieur, n'investit pas ses parents comme premiers objets, sa libido restant fixée sur le moi. C'est ce qu'on appelle une fixation au narcissisme, c'est-à-dire au stade où toute la libido est investie sur le moi, une sorte d'égoïsme.

Selon Freud, « nous disons que l'humain a deux choix d'objet sexuels originels : lui-même et la femme qui s'occupe de lui, et nous postulons ce faisant le narcissisme primaire de tout être humain, sachant que ce trait peut éventuellement s'exprimer de manière dominante dans son choix d'objet » (1914/2012, p.60). Il est donc normal que chaque personne s'investisse soi-même comme objet d'amour (narcissisme primaire) au début de la vie, cependant, cela reste ancré chez certains plus que chez d'autres et s'exprime dans leur choix d'objet. Si Freud pense « que les deux chemins vers le choix d'objet sont ouverts à tout homme, chacun pouvant être privilégié » (p.60), il postule tout de même que

le type de choix d'objet narcissique serait celui des homosexuels et des pervers (positifs ou négatifs), c'est-à-dire de toutes les personnes qui ont eu une perturbation du développement de leur libido et donc de leur estime de soi.

En effet, pour Freud, un développement perturbé de la libido, conduisant à ce que la libido ne se tourne jamais vraiment vers l'extérieur, va de pair avec une perturbation de l'estime de soi, liée à la capacité d'entrer dans une relation d'échange d'amour avec autrui (c'est-à-dire, dans une relation où l'investissement de libido est réciproque et qui permet donc de maintenir l'estime de soi). Selon Freud, l'estime de soi est formée par les restes du narcissisme primaire, par l'accomplissement de l'idéal (c'est-à-dire les actions qui nous font nous rapprocher de ce qu'on voudrait être idéalement) mais aussi de l'amour donné par les objets (« les satisfactions objectales »). Le sentiment d'estime de soi dépend donc beaucoup de la vie amoureuse. Le fait d'aimer, donc d'investir de la libido sur l'objet, va faire diminuer la libido du moi (l'investissement narcissique du moi) et donc faire baisser l'estime de soi, mais l'amour reçu en retour va relever ce sentiment d'estime de soi, du moins lorsque l'on arrive à éliminer le refoulement, la censure qui ferait que l'on ne pourrait agir notre amour, et que l'on peut recevoir de l'amour en retour. C'est ce qu'il se passe lorsque le choix d'objet se fait par étayage : « le fait de tomber amoureux consiste en un débordement de la libido du moi sur l'objet. On y trouve la force d'éliminer les refoulements et de rétablir les perversions. Cela élève l'objet sexuel au rang d'idéal sexuel. Comme cela se produit selon le type objectal ou par étayage sur la base de l'accomplissement de conditions amoureuses infantiles, on peut dire : ce qui remplit ces conditions sera idéalisés » (1914/2012, p.80).

En résumé, si le développement de la libido s'est fait normalement, il y a eu l'intériorisation des interdits, du Surmoi, le déplacement du narcissisme sur l'idéal du moi : la personne cherche à atteindre un objet sexuel idéalisé qui correspond à l'amour infantile qu'il avait pour sa mère si c'est la personne en question est un homme, et pour son père si c'est une femme. La personne peut entrer dans une véritable relation d'amour et ainsi maintenir une bonne estime de soi.

Par contre, si ce déplacement de la libido ne s'est pas fait, alors il n'y a pas de Surmoi, ni d'idéal du moi, ni de réel investissement d'objet primaire, ni du coup d'idéal sexuel à atteindre : « lorsqu'un tel idéal ne s'est pas développé, la tendance sexuelle concernée entre, intacte et sous forme de perversion, dans la

personnalité. Être de nouveau son propre idéal, y compris pour ce qui concerne les tendances sexuelles, comme dans l'enfance : voilà le bonheur que veulent atteindre les gens » (1914/2012, p.80). Cette description correspond aux personnes dont le type de choix d'objet est le type narcissique : « on aime ce qui possède ce qui manque au moi pour atteindre l'idéal » (p.81). La personne continue à vouloir être l'idéal, elle veut que son moi soit l'idéal et n'accepte pas l'idée que l'idéal soit quelque chose qui est en dehors d'elle-même. L'individu dont le développement de la libido ne s'est pas fait normalement est comme un enfant mégalomane, il veut être parfait, et c'est en ce sens que Freud explique que ces personnes sont fixées au stade du narcissisme : le déplacement vers un idéal du moi extérieur ne s'est jamais fait. « Il cherche alors, après le gaspillage de libido qu'il pratique sur les objets, à retrouver le chemin du narcissisme en se cherchant un idéal sexuel selon le type narcissique détenant les avantages qu'il ne pourra pas atteindre » (p.81). L'estime de soi de ces personnes ne peut jamais être comblée, car leur idéal sexuel correspond à leur propre idéalisation d'eux-mêmes, qui n'existe pas. Relevons que cette description ressemble beaucoup à celle des personnalités état-limite faite par J. Bergeret, nous le verrons plus loin. Selon Freud, ce type de personne chercherait la « guérison par l'amour, qu'il préfère en général à la guérison analytique » (p.81). Il ajoute « on pourrait être satisfait de cette issue si elle n'entraînait pas tous les risques d'une dépendance oppressante à l'égard de celui qui l'a ainsi sauvé » (p.81). La personne, faute de trouver en l'autre cet idéal d'elle-même qu'elle ne trouvera jamais, devient dépendante de l'autre pour sa survie, pour le maintien d'une estime de soi correcte.

Freud associe clairement ce type de choix d'objet narcissique à l'homosexualité dans *la théorie de la libido et le narcissisme* en 1915 et affirme que « le choix d'objet homosexuel présente avec le narcissisme plus de points de contact que le choix hétérosexuel. [...] Une forte fixation de la libido sur le type narcissique du choix d'objet doit être considéré, selon nous, comme faisant partie de la prédisposition à l'homosexualité manifeste » (Freud, 1915/2012, p.109). Si Freud l'affirme avec conviction en 1915, il est davantage prudent et souple sur une association stricte du choix fondé sur l'étayage avec l'hétérosexualité et sur celle du choix narcissique avec l'homosexualité en 1914 dans *Pour introduire le narcissisme*. En effet, après avoir expliqué que « les personnes dont l'évolution de la libido a connu une perturbation, comme chez les pervers et les

homosexuels, [...] se cherchent manifestement eux-mêmes comme objet amoureux et présentent un type de choix d'objet qu'il faut qualifier de narcissique » (1914/2012, p.60), il ajoute « cela dit, nous n'avons pas conclu que les gens se dissocient en deux groupes strictement séparés selon qu'ils ont le type de choix d'objet fondé sur l'étayage ou le type narcissique, mais nous préférons au contraire postuler que les deux chemins vers le choix d'objet sont ouverts à tout homme, chacun pouvant être privilégié » (p.60).

Dans son oeuvre, Freud conclura que le destin heureux de l'homosexualité n'est pas d'être guérie, car c'est impossible, mais d'être sublimée, ce qu'il affirme avoir réussi à faire. Il l'explique à son disciple Ferenczi dans une lettre du 6 octobre 1910 : « depuis le cas Fliess, dans le dépassement duquel vous m'avez précisément vu occupé, ce besoin [de totale ouverture de la personnalité] s'est éteint chez moi. Une partie de l'investissement homosexuel a été retirée et utilisée pour l'accroissement de mon moi propre » (Bergeret, 1999, p.144). Il ajoute, dans une lettre du 17 octobre de cette même année « j'apprécie d'avoir surmonté mon homosexualité avec, pour résultat, une plus grande autonomie » (Menahem, 2003, p.18).

3.1.3 Conclusion : L'homosexualité comprise par Freud

Selon Roudinesco, « l'un de [des] grands combats [de Freud] a été [...] de dégager l'homosexualité des notions de tare et de pêché, d'en faire un choix sexuel comme un autre » (2002, p.7). Selon elle, Freud « ne sépare pas les homosexuels des autres êtres humains et considère que chaque sujet peut être porteur de ce choix, du fait de l'existence en chacun de nous d'une bisexualité psychique » (p.9). Cependant, comme nous l'avons vu au long de cette exploration de la théorie de Freud, les propos de Freud n'étaient pas aussi claires, et témoignaient plutôt d'une certaine ambiguïté de Freud concernant la « question homosexuelle ». Cette ambiguïté a été expliquée par plusieurs personnes par le fait que Freud ait été personnellement concerné par la question. Il existe plusieurs lettres attestant de la conscience qu'avait Freud d'avoir des fantasmes homosexuels, et c'est sûrement en raison de son incroyable préconscient, c'est-à-dire sa capacité à laisser surgir de l'inconscient une connaissance de soi sans trop de censure, qu'il a été amené à construire une théorie de l'homosexualité qui se voulait non pathologisante, mais qui l'est tout de même un peu, c'est là toute

l'ambiguïté de Freud sur la question.

Déjà au sein du même ouvrage en 1905, il proposait l'idée selon laquelle toute sexualité non liée à la reproduction serait une perversion, l'expression d'un trouble pathologique lié à un déficit du développement, tout en affirmant de manière contradictoire que les perversions seraient extrêmement répandues et que l'homosexualité serait un choix d'objet comme un autre, une simple différence, expliquée par l'existence d'une bisexualité psychique universelle.

A partir de 1914 dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud propose une théorie explicative de l'homosexualité liée au narcissisme, différente de celle de la bisexualité. Dans cette théorie, il explique l'homosexualité comme étant due à une perturbation du développement de l'enfant, et plus précisément de sa libido, qui le conduirait à faire un choix d'objet narcissique et non pas un choix d'objet par étayage, ce qui serait le processus normal. L'enfant, pour des raisons que Freud n'explique pas vraiment (on peut postuler que c'est en raison d'un environnement non adéquat), garderait sa libido fixée sur le moi et ne constituerait ni surmoi et idéal du moi extérieur à lui, ce qui l'empêcherait d'investir d'autres objets que lui-même. De ce fait, à l'âge adulte, il ne chercherait pas des objets sexuels ressemblant à ses objets primaires, ses parents, mais se chercherait lui-même en l'autre. Les homosexuels seraient donc des personnes fixées au stade du narcissisme et n'ayant pas appris à investir réellement des objets. Freud par ailleurs ne réserve pas le choix d'objet narcissique aux homosexuels, et considère que les pervers, ayant également connu une perturbation de la libido, peuvent faire un choix d'objet de ce type.

Concernant l'hypothèse de la bisexualité psychique, il faudrait avoir analysé bien plus de l'oeuvre de Freud que les ouvrages présentés ci-dessus pour pouvoir en restituer une compréhension exhaustive. Ce que je peux dire ici, c'est que l'hypothèse d'une bisexualité psychique inconsciente présente chez tous, que Freud n'abandonnera jamais complètement, ne signifie pas qu'il défende que l'homosexualité agie soit totalement « normale ». En effet, même s'il avoue lui-même avoir des fantasmes homosexuels, leur destin heureux est pour lui la sublimation, c'est-à-dire le détournement de la pulsion sexuelle vers « un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés » (Laplanche et Pontalis, 1967/2011, p.465) et non pas leur expression dans le concret.

Ma compréhension de la conceptualisation freudienne de l'homosexualité peut être résumée ainsi : si Freud postule une bisexualité fantasmatique originelle chez tous, il explique l'homosexualité manifeste comme liée à un arrêt dans le développement, comme l'atteste cette fameuse réponse de 1935 à la lettre de la mère inquiète d'un homosexuel, où il écrit : « l'homosexualité [...] nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle, provoquée par un arrêt du développement sexuel » (Roudinesco, 2002, p.10).

Ainsi, si Freud fut peu clair et ambigu tout au long de son oeuvre quant à la normalité ou non de l'homosexualité, il s'avère qu'il a tout de même fini par transmettre l'idée qu'ils étaient immatures, puisque figés dans leur développement sexuel, que ce soit en raison de l'absence d'une « mutation » conduisant à l'unification des pulsions partielles dans le but de la reproduction, du mauvais développement de leur libido et de leur capacité à entrer en lien avec l'extérieur, ou encore dans leur incapacité à sublimer leurs pulsions.

C'est sur la base de cette idée d'un arrêt dans le développement que Jean Bergeret va développer sa théorie de l'homosexualité, que nous allons aborder ci-dessous.

3.2 L'homosexualité selon Jean Bergeret : la théorie de l'homoérotisme

Dans cette partie, je vais aborder les travaux de Jean Bergeret qui, sur la base des théories freudiennes, a développé une théorie explicative de l'homosexualité dans son ouvrage *L'érotisme narcissique : homosexualité et homoérotisme* (1999). Avant de débiter l'analyse de cet ouvrage, il me paraît pertinent de situer les travaux de Bergeret dans leur contexte d'émergence et surtout de situer sa théorie de l'homosexualité dans l'ensemble de son oeuvre.

3.2.1 Jean Bergeret revisite Freud : la théorie des structures de personnalité

Jean Bergeret est un psychiatre psychanalyste français né en 1923. Après ses études de médecine et une formation en pédiatrie, il suit les enseignements du psychanalyste René Laforgue au Maroc. De retour en France, il fonde le groupe lyonnais de psychanalyse en 1958 puis devient professeur en psychologie clinique à l'université de Lyon, où il écrira une thèse sous la direction de Didier Anzieu. C'est dans cette thèse, publiée en 1974 sous le titre *la personnalité normale et pathologique*, qu'il développe sa théorie des structures de personnalité, base de la psychopathologie actuelle. Très inspiré par Freud et désireux de continuer son oeuvre, il écrit de nombreux ouvrages de psychopathologie psychanalytique, dont plusieurs deviendront des références pour les étudiants en psychopathologie.

Bergeret a développé de nouvelles considérations théoriques concernant la psychogenèse de la personnalité, en postulant que chaque personne se construit selon ses expériences et développe un type de fonctionnement psychique, une structure de personnalité, qu'il définit comme suit : « en psychopathologie, la notion de structure correspond à ce qui, dans un état psychique morbide ou non, se trouve constitué par les éléments métapsychologiques profonds et fondamentaux de la personnalité fixés en un assemblage stable et définitif » (1974/2003, p.47). La structure de personnalité se caractérise par un type d'angoisse, des défenses contre cette angoisse et un mode de relation à l'objet qui en découle. Ces éléments évoluent pendant l'enfance et se fixent à l'adolescence.

Bergeret décrit deux grands types de structures : les structures psychotiques et les structures névrotiques. Si l'enfant expérimente des frustrations très précoces, c'est-à-dire avant le 2ème sous-stade anal, son moi s'organisera en un Moi psychotique, qui, à l'adolescence, deviendra une structure psychotique. Si l'enfant

grandit dans un environnement adéquat, il aura une évolution banale, développera un moi névrotique pré-organisé après le conflit oedipien, puis se structurera à l'adolescence sur un mode névrotique. Bergeret décrit une troisième voie de développement de la personnalité, qui n'est selon lui pas une structure mais une « astructuration », les personnes concernées n'étant pas structurées de manière stable, solide et fixe. Il nomme « état-limites » ces organisations de la personnalité qu'il considère comme intermédiaires entre névrose et psychose. Pour lui, « l'organisation limite [...] ne se situe ni dans l'une, ni dans l'autre de ces dialectiques. Il s'agit avant tout d'une maladie du narcissisme. Ayant dépassé le danger de la psychogenèse de type psychotique, le Moi n'a pu cependant parvenir à une psychogenèse de type névrotique ; la relation d'objet est demeurée centrée sur la dépendance anaclitique à l'égard de l'autre ; le danger immédiat contre lequel *toutes les variétés* d'état limites luttent, c'est avant tout la *dépression* » (1974/2003, p.142). Les personnes astructurées le sont en raison d'un « traumatisme désorganisateur précoce » qui fige leur évolution libidinale dans un « blocage de la maturité affective du Moi » (p.141), une « pseudo-latence », dont ils peuvent sortir ou non, à un moment de leur vie en raison d'événements réorganisateur.

Concernant l'homosexualité, Bergeret explique, dans *La personnalité normale et pathologique*, qu'elle « peut se retrouver dans n'importe quel mode de structuration » (1974/2003, p.166). Ainsi, il existerait une homosexualité psychotique, une homosexualité névrotique et une homosexualité perverse. C'est dans son ouvrage de 1999 que Bergeret va traiter cette question avec plus d'attention.

[3.2.2 La théorie de l'érotisme narcissique selon Jean Bergeret](#)

Écrit en 1999, *L'érotisme narcissique : homosexualité et homoérotisme* est un ouvrage commun, dirigé par Jean Bergeret qui a écrit plusieurs chapitres où il expose sa théorie explicative de ce qu'on appelle communément « homosexualité ».

Dans cet ouvrage, Bergeret se propose de faire une « enquête sur les fondements affectifs et le trajet évolutif des différentes formes de situations dites "homosexuelles" rencontrées en clinique » (1999, p.74). Selon lui, on ne peut pas parler d'homosexualité dans la grande majorité de ces situations, car elles sont le

fruit d'un fonctionnement prégénital et donc non sexuel. De ce fait, nous devons considérer ces situations comme étant du registre de l'homoérotisme, de l'érotisme pour le même, et non pas du registre de la sexualité. Selon lui, la majorité des « homosexuels » n'ont pas atteint le stade de la maturité psychoaffective en raison d'un oedipe non élaboré ni même amorcé parfois et ne peuvent donc pas entrer dans des relations authentiquement objectales et sexuelles avec leurs objets. Ils recherchaient en eux une réassurance spéculaire narcissique.

« Le débat soulevé dans cet ouvrage demeure centré en effet sur un effort de distinction opérée, des points de vue métapsychologique et structurel, entre ce qui relève de l'homosexualité au sens authentique du terme et ce qui demeure du domaine des fixations de l'évolution affective à une période prégénitale et homoérotique, donc de statut narcissique, ainsi que les aléas soit dépressifs, soit dissociatifs de telles fixations » (1999, p. 251). Notons dès à présent que Bergeret tient des propos contradictoires concernant la définition de la sexualité. En effet, par moments il développe l'idée selon laquelle les termes « homo » et « sexualité » sont incompatibles pour un psychanalyste car « s'il s'agit de "sexualité" c'est forcément "hétéro" » (1974/2003, p.125). « En effet, "homo" correspond à la relation entretenue avec un semblable alors que la "sexualité" suppose une distinction des genres. Donc une relation entretenue entre deux sujets de nature différente, de statut personnel tout à fait égalitaire et de complémentarité fonctionnelle » (1999, p.9). De même, « le terme "hétérosexuel" constitue dans son mot à mot un pléonasme puisque toute situation relationnelle objectale et sexuelle se situe obligatoirement en position "hétéro" et que ne peuvent être "hétéros" en retour que des sujets dont le primat organisationnel apparaît comme du modèle sexuel et objectal » (1999, p.9). Paradoxalement, Bergeret affirme qu'il existe de « vraies » homosexualités. En effet, il explique qu'il existe trois types d'homosexualité : l'homosexualité authentique, qui peut être qualifiée ainsi lorsque la personne a élaboré son oedipe et présente donc une structure névrotique, l'homoérotisme psychotique « dissocié » « cryptodéliquant » ainsi que de l'homoérotisme dépressif (c'est-à-dire lié à un fonctionnement état-limite). Nous verrons que si Bergeret défend que ces « véritables homosexualités » existent, il explique qu'elles ont lieu lors d'une régression à un fonctionnement immature. Nous y reviendrons en détails plus loin.

Ce qu'il est important de relever pour l'instant, c'est que pour Bergeret, le comportement « homosexuel » a une fonction dans l'économie psychique de la personne. Les différents types d'homosexualités qu'il décrit dépendent du degré de maturité psychoaffective, ou autrement dit, de la structure de personnalité du sujet et ont une fonction, une raison d'être, et constituent une partie de la personnalité de la personne. De ce fait, un homoérotisme psychotique n'aura pas la même fonction qu'un homoérotisme narcissique dans l'économie psychique d'une personne.

Comme nous l'avons vu, les structures de personnalité se constituent en fonction de ce qu'il se passe dans le développement psychoaffectif. Différents stades évolutifs se succèdent: le stade oral (de 0 à 1an), le stade anal (de 2 à 3ans), le stade phallique (de 4 à 5 ans), le complexe d'oedipe (5 ans puis réactivation à la puberté), la latence (de 6 ans à la puberté), l'adolescence et la maturité. Selon Bergeret, ces stades correspondent à des élaborations qui mènent au but final qui est l'atteinte de la génitalité, ce que Freud décrivait comme l'assemblage des pulsions partielles sous le primat de la zone génitale dans le but de la reproduction. Selon Laplanche et Pontalis, le terme « génital » est «souvent utilisé dans le langage psychanalytique contemporain pour désigner la forme de l'amour à laquelle le sujet parviendrait dans l'achèvement de son développement psychosexuel, ce qui suppose non seulement l'accès au stade génital, mais le dépassement du complexe d'oedipe » (1967/2011, p.175).

Pour Bergeret comme pour Freud, les développements qui se font avant d'atteindre cette génitalité correspondent à la vie dite « pré-génitale ». Pendant cette période, la libido prédominante serait la libido narcissique, alors que celle-ci deviendrait libido d'objet dès l'atteinte de la génitalité. On peut donc séparer le développement psychoaffectif en deux phases: le moment où la problématique narcissique domine, où la personne essaye de répondre à la question « qui suis-je ? ». C'est le temps de la pré-génitalité. La deuxième phase est celle où la personne qui a réglé cette question va pouvoir se tourner véritablement vers autrui et entrer dans une relation d'objet – d'altérité – authentique, qui n'a pas d'utilité narcissique, où l'autre n'est pas utilisé comme quelque chose qui permet de se sentir « bien dans sa peau ». Traduit en termes freudiens, on peut dire que la libido va être alors disponible pour être investie sur les objets extérieurs. La personne peut entrer dans des relations réellement objectales, sexuelles et

génitales.

Bergeret considère cet état de maturité comme un « étage épigénétique », où le sujet a constitué son moi solidement, permettant qu'il se tourne réellement vers les objets. Pour que cet étage puisse être bâti, il est nécessaire que l'étage épigénétique « narcissique » se soit développé de manière adéquate, qu'un « soi » se soit constitué (car au début de la vie, il n'y a que le ça, les pulsions de l'enfant qui sont présentes, il n'existe encore aucune « conscience d'être » de l'enfant). On peut donc dire que chaque stade de développement psychique conduit à des apprentissages, des « briques » sur la base desquelles se construisent les stades suivants. Cependant, certaines personnes n'atteignent jamais cet état mature, portant en eux une faille narcissique toute leur vie.

Il me paraît nécessaire de relever ici le fait que Bergeret ait tendance à associer fortement les termes de « génitalité », « objectalité » et « sexualité » comme étant les caractéristiques de l'état mature du développement psychoaffectif, mais il est important à mon avis de clarifier leur signification. L'*objectalité* correspond à un état psychique où la personne va pouvoir s'investir authentiquement dans une relation d'altérité, sans qu'aucune emprise narcissique ne soit à l'oeuvre, que ce soit une relation d'amitié ou d'amour. Par contre, la *génitalité* correspond à la manière mature d'entrer en relation avec un objet d'amour, comme nous l'avons vu dans la définition de Laplanche et Pontalis. Pour Bergeret, et contrairement à Freud, parler de *sexualité* implique que la relation soit génitale, donc mature. C'est pour cela qu'il parle d'« érotisme » et non de sexualité lorsqu'il aborde un comportement « d'allure sexuelle » mais qui se joue entre des personnes « immatures ». Freud au contraire parlait de sexualité « pré-génitale » chez les enfants, alors que Bergeret prône qu'il s'agit d'érotisme.

Attachons nous à présent à comprendre le développement psychoaffectif et ses perturbations éventuelles de manière détaillée afin de comprendre comment Bergeret explique les différents types d'homosexualité. Je vais analyser les 3 phases les plus importantes du développement psychique, c'est-à-dire du développement de la libido. Selon Bergeret, « Freud concevait le destin de la libido comme lié diachroniquement à trois étapes distinctes d'érotisation de la relation objectale : une première étape visant un objet qui n'est autre que le "soi" lui-même, une seconde étape qui vise une projection du soi sur un identique à soi-même, et enfin une étape vraiment objectale partant d'un moi enfin

sexuellement organisé et visant un autre sujet, différent et considéré en position d'égalité et de complémentarité par rapport à ce moi. » (1999, p.63). Bergeret explique chaque type d'homosexualité par une perturbation dans l'élaboration d'une de ces étapes.

3.2.2.1 L'homoérotisme psychotique ou l'autoérotisme primitif mal élaboré

Le temps numéro 1 décrit comme important par Bergeret correspond au temps de **l'autoérotisme primitif**, qui correspond aux stades oral et anal 1. A ce moment, c'est le ça qui est l'instance dominante, l'enfant n'ayant pas encore construit son soi ni son moi, il ne s'est pas encore créé comme un tout, différent de l'extérieur. Mère et enfant sont dans un état relationnel primitif appelé « dyade narcissique » où l'enfant, non encore distinct de sa mère « serait considéré et se considérerait comme la composante manifeste de la complétude narcissique maternelle » (1999, p.185). Notons qu'à chaque étape de développement, les représentations de la mère évoluent dans l'imaginaire de l'enfant. Ici, il s'agit de la mère primitive, toute-puissante. C'est cette représentation de la mère qui sera « génératrice d'un sentiment de narcissisme primaire unique mère/enfant au sein duquel l'imgo paternelle n'aurait encore pas de place spécifique » (p.185). L'enfant est donc englobé dans le narcissisme tout-puissant de sa mère. Selon Vermorel, « la mère, par l'investissement libidinal de son enfant, a une fonction de pare-excitation qui protège l'enfant des excitations érotiques dont elle-même reste porteuse [...]. Par ailleurs, elle protège l'enfant face aux propres pulsions internes de celui-ci » (Bergeret, 1999, p.275). Autrement dit, la mère a une fonction de contenance, de métabolisation pour l'enfant de ses angoisses et pulsions. Mais petit à petit, l'enfant et la mère vont sortir de cet état, la mère redevient l'amante du père, et l'enfant va devoir apprendre à gérer ses excitations et va développer l'autoérotisme, auto-calmant. Si la mère est adéquate, en investissant narcissiquement son enfant et en permettant le pare-excitation, alors l'enfant pourra développer la satisfaction autoérotique, qui lui permettra d'autoréguler son désir et sera le « prélude à la vie fantasmatique » (p.276). L'autoérotisme structurant permet de différencier « l'intérieur et l'extérieur, ébauche du soi puis du moi » (p.278).

Ainsi se fait l'organisation d'un soi, correspondant au passage de la « divided line » définie par K. Abraham (cité par Bergeret, 1999, p.69), qui, si elle est

dépassée sans que l'enfant ait rencontré des difficultés, le « sauve » d'un fonctionnement de type psychotique. En revanche, s'il y a des perturbations avant ce moment, liées à des troubles dans la relation à la mère, cela peut créer des « dysharmonies du développement de la libido narcissique contemporaine de la période orale » (p.68) et conduire à **l'homoérotisme psychotique**. « Faute d'un autoérotisme initial oral suffisant, l'accès à l'hétéroérotisme épanoui paraît bien compromis. La première phase anale peut en effet s'accompagner parfois d'un sadisme trop exacerbé et sans la contrepartie pare-excitatoire indispensable qui sera donc vécue par l'enfant comme persécutoire de la part de l'environnement, avec toutes les projections défensives que cela comporte et qui ont été fort bien décrites par les kleinien. Nous risquons alors de nous orienter vers un homoérotisme de modèle psychotique [...] » (p.69). Ces personnes que Bergeret nomme aussi les homoérotiques « dissociés » ou encore « cryptodélirants » sont « les *"homosexuels" les plus bruyants*, les plus gros consommateurs de partenaires les plus variés, et les plus revendicateurs d'une identité d'emprunt qu'ils voudraient faire reconnaître comme "sexuelle". » (p.191). Si l'on en croit Bergeret, les homosexuels qui revendiquent leurs droits et militent dans les « gay prides » sont donc les plus atteints. Selon lui, « il s'agit à ce niveau de graves problèmes d'identité primaire et d'impossibles identifications secondaires » (p.191). « Quand le psychanalyste a le loisir d'approcher ces catégories le plus souvent fort exubérantes dans ses manifestations, il y reconnaît très vite un clivage structurel assez impressionnant remontant à des déboires précoces [...]. Le système défensif de ces sujets est organisé autour de mécanismes massivement projectifs et leur moteur pulsionnel se trouve constitué par les tendances agressives résultant de l'érotisation (sexuelle) tardive, et sur des aires morcelées, isolées, sélectionnées, de leur violence existentielle impossible à intégrer au sein d'un courant libidinal et plus globalement objectalisé » (1999, p.192). Ces sujets auraient une image d'eux-même morcelée, non unifiée. Bergeret explique que ce clivage, cette dissociation de leur personnalité « domine le fonctionnement économique tout autant que le tableau clinique apparent » (p.192). Structurellement, leur moi ni leur soi ne sont constitués. L'individu a « une représentation structurellement clivée de sa propre personnalité et qu'il cherche à réunifier devant le miroir. De cette sorte de dédoublement de la personnalité découle, bien sûr, un clivage consécutif de la représentation

objectale » (p.192). Le tableau clinique, c'est-à-dire le comportement et les symptômes observables chez ces personnes, reflète un clivage en ce sens que ces personnes « ne se considèrent pas du tout comme des malades » (p.192).

La notion de clivage ici utilisée par Bergeret renvoie à plusieurs processus. Selon lui, la mère d'une personne qui va développer un homoérotisme psychotique n'a pas été capable d'induire le narcissisme chez l'enfant, de lui reconnaître une intégrité narcissique propre, une intégrité corporelle et psychique. On appelle cela le morcellement de la personnalité, c'est-à-dire à la non-intégration primitive du soi et du moi, le clivage renvoyant à l'idée de « découpage en parties ». Par contre, quand il parle de « clivage de la représentation objectale », il fait référence au fait que les personnes psychotiques n'ont pas eu accès à une représentation totale de l'objet, c'est-à-dire une représentation prenant en compte les aspects bons et mauvais de l'objet. On appelle ceci le « clivage de l'objet » : lors du développement psychique, l'enfant commence, afin de délimiter le moi du non-moi, par se dire que tout ce qui est du moi est bon, et que tout ce qui est du non-moi est mauvais. Normalement, ce processus cesse si l'objet, la mère, a une attitude bienveillante envers son enfant qui accède à l'ambivalence : lui et l'objet ont du bon et du mauvais en eux. Par contre, si la mère n'est pas bienveillante, l'enfant va apprendre que l'extérieur est mauvais et lui veut du mal, et que lui est uniquement « bon » et n'a rien de mauvais en lui.

Selon Bergeret, le morcellement du moi et l'angoisse qui en découle sont tels chez ces personnes qu'ils ne peuvent accepter la réalité du sexe féminin, qu'ils dénie car la représentation du manque est trop difficile à supporter pour eux. En effet, « qu'il s'agisse de sujets masculins ou féminins, on retrouve de façon très constante à la base de ce genre de fonctionnement imaginaire un systématique déni de la réalité du "sexe féminin" » (p.193). Le sexe féminin représente pour eux le sexe d'un individu qui a été castré, et donc mutilé dans son intégrité corporelle. Cette image d'une personne au phallus manquant est intolérable pour eux, c'est pourquoi ils la dénie. Ces sujets ont besoin de dénie cette représentation, et donc, selon Bergeret, dénie la sexualité, étant donné que la sexualité présuppose l'existence de deux sexes, différents et complémentaires. En d'autres termes, Bergeret postule que ces personnes sont horrifiées de l'existence d'un sexe différent du leur car reconnaître cela impliquerait d'admettre qu'ils sont incomplets, idée qui raviverait leur angoisse de morcellement. C'est ainsi que

Bergeret explique que ces sujets ne développent des relations érotiques uniquement avec des sujets du même sexe qu'eux. C'est donc en ce qu'elle permet de ne pas remettre en question le clivage de leur réalité (« il n'existe qu'un seul sexe entier ») que la solution « homosexuelle » est favorable à ces sujets.

3.2.2.2 Le stade de l'homoérotisme : mal élaboré, il conduit à l'homoérotisme dépressif

On peut faire correspondre le début de ce stade, que Bergeret nomme « stade de l'homoérotisme » ou « phase narcissique secondaire », au stade anal 2 et sa fin à l'élaboration du stade phallique, décrit par Freud. A ce moment du développement, l'enfant commence à se distinguer de sa mère et à constituer son soi. Le soi, prémisses du moi, implique la reconnaissance d'un autre, cependant cet autre n'est qu'un autre « soi-même, de même nature, mais de puissance [phallique] inégale. » (Bergeret, 1999, p.50). L'autre est reconnu physiquement comme distinct, mais la libido projetée sur lui n'est pas encore objectale, elle est narcissique.

Selon Bergeret, « le stade phallique pourrait correspondre à l'ultime étape du développement de la libido narcissique, au moment donc où le courant libidinal va justement unifier ses sources, ses buts et ses objets progressivement pour entrer vraiment dans l'espace imaginaire placé sous le primat de l'Oedipe et de la sexualité, tout cela sous le contrôle d'un "moi" étant parvenu à son statut authentique. Un stade phallique réussi, comme l'a montré E. Jones, rendrait possible l'érotisation sexuelle du vagin tout autant que l'érotisation sexuelle du pénis et permettrait une rencontre heureuse entre partenaires différents, égaux en capacité érotique et complémentaires dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres. La réussite du stade phallique supposerait réalisée (au moins en grande partie) une complétude narcissique indispensable à l'accès à la problématique triangulaire oedipienne. Avec, par la suite, toutes les variétés de régressions encore possibles, selon l'intensité et la nature des conflits rencontrés au coeur de cette problématique. » (1999, p.71).

Pour Bergeret, le stade phallique a une fonction qui peut être rapprochée de celle du stade du miroir en ce qu'elle est une étape de « spécularité phallique ». L'enfant se regarde dans le miroir ce qui permet de voir « un soi figurable comme complet narcissiquement et conçu projectivement comme capable de susciter

libidinalement le désir chez l'autre » (p.72).

C'est au sein de ce qu'on appelle la « triade narcissique » constituée par l'enfant, la mère et la père que vont se jouer ces mouvements intrapsychiques. Cette étape triadique, décrite par Béla Grunberger, débute au moment où l'enfant va commencer à se représenter le père comme distinct de la mère. Cependant, ils ne les distingue pas encore sexuellement. « A l'étape triadique, l'enfant demeure un "petit" cherchant à affermir son autonomie et sa propre identité primaire narcissique [, son soi,] en tentant de s'identifier narcissiquement à ces deux cibles relationnelles parentales qui ne sont encore que deux "forts", deux "grands", c'est-à-dire deux êtres narcissiquement complets, parvenus à donner à l'enfant une représentation possible d'ensembles corporels narcissiquement complets et unifiés. » (1999, p.197). L'enfant développe alors un « fantasme d'adoubement », c'est-à-dire qu'il envie et souhaite recevoir la puissance – ou le phallus - de chacun de ses parents, le phallus étant défini comme « une représentation, une image du membre érectile masculin, et par extension un emblème de puissance. C'est donc un symbole, un "signifiant" [...] » (Bergeret, 1972/2008, p.21). C'est le don narcissique des phalli parentaux qui va permettre à l'enfant de se « voir spéculairement peu à peu aussi complet et aussi fort en potentiel. » (Bergeret, 1999, p.197). Lors de cette phase, la relation à l'objet est de type anaclitique, c'est-à-dire de dépendance car le narcissisme de l'enfant dépend de ses parents, il ne s'est pas encore détaché d'eux. Normalement, cette manière d'entrer en relation « homoérotique » (« en miroir » car l'enfant se cherche dans le regard de l'autre), est temporaire. En effet, une fois l'enfant rassuré par les dons phalliques de ses parents, l'amour donné lui assure une complétude narcissique satisfaisante, une bonne estime de soi, ce qui lui permet de continuer son développement psychoaffectif et se tourner réellement vers les objets. Il possède désormais lui-même un phallus, un « narcissisme existentiel [...], sentiment d'identité propre » (Bergeret, 1972/2008, p.22).

Par contre, si les parents ne transmettent pas à leur enfant ce sentiment de complétude narcissique ce dernier peut rester fixé à un mode de fonctionnement homoérotique. En effet, lorsque l'enfant sort de la dyade narcissique, il ressent un abandon de sa mère, sentiment qui doit normalement disparaître lorsque l'enfant reçoit le phallus de celle-ci. Mais lorsque le don phallique n'a pas lieu, l'angoisse dépressive va s'installer chez l'enfant, la dépression étant « l'expression majeure

et quasi spécifique de la pathologie du narcissisme » (Bergeret, 1972/2008, p.25). Selon Bergeret, «Le mouvement dépressif résulte ici [...] d'un vécu d'abandon de la mère de la période primitive et du sentiment d'impossible récupération de l'apport rassurant de celle-ci. (Et ajoutons : en face d'une représentation défaillante du père.)» (1999, p.178). L'enfant sera donc fixé à un fonctionnement imaginaire homoérotique et présentera, à l'âge adulte, une manière d'entrer en relation typiquement narcissique, recherchant en l'autre un double de soi-même qui viendrait combler le vide, la faille narcissique qui n'a jamais été comblée par le don des phalli parentaux. C'est selon Bergeret ce que recherchent la plupart des homosexuels en choisissant un objet du même sexe qu'eux. Cependant, j'aimerais noter ici qu'il me semble que de nombreux hétérosexuel ont également une faille narcissique et recherchent dans leurs conquêtes une certaine réassurance. Nous y reviendrons plus loin.

Cette catégorie d'homoérotiques est appelée par Bergeret « **homoérotique dépressif** », que l'on pourrait également appeler «homoérotique état-limite » à mon avis. Bergeret considère que leur homoérotisme a une fonction de défense contre leurs angoisses dépressives. La spécularité défaillante serait « à la base des conflits imaginaires rencontrés dans les homoérotismes les plus fréquents, c'est-à-dire les homoérotismes reposant sur un fond dépressif de la personnalité. Le besoin de "courir" après une représentation spéculaire de soi, plus avantageuse (celle de l'objet narcissique entrevu dans le miroir) que celle qu'on se fait de soi-même [...] » (Bergeret, 1999, p.72). Relevons que cette description correspond bien à celle faite par Freud des personnes ayant fait un choix d'objet narcissique et cherchant chez l'autre un idéal d'eux-mêmes.

3.2.2.3 Elaboration de l'Oedipe et atteinte de la génitalité : l'authentique homosexualité

Dans le développement normal, la réussite de la phase homoérotique va permettre « d'accéder à une image spéculaire narcissiquement avantageuse et autorisant le commerce objectal donc sexuel avec un autre, égal en puissance, différent dans sa spécificité génitale et complémentaire dans ses fonctions » (Bergeret, 1999, p.189). Selon P. Decourt, l'étape homoérotique participe à la découverte de l'altérité en ce sens que, en plus de procurer une assise narcissique, elle « propulse l'investissement libidinal sur la voie de l'identification

[secondaire], vers la découverte de l'objet, grâce à l'appropriation identifiante des qualités prêtées à ce dernier » (Bergeret, 1999, p.248). Ainsi, entre le temps 2 de l'homoérotisme et le temps 3 de l'objectalité, l'enfant doit élaborer ce qu'on appelle le « **complexe d'oedipe** ». Les complexes sont des « représentations qui ont trait à des problèmes non résolus sur le plan affectifs, [...] constellations d'affects [...] émotions intenses qui se manifestent sans tenir compte des intentions ou de la volonté de l'individu » (Noschis, 2004/2012, p.103).

Le complexe d'oedipe est donc un moment du développement où l'enfant va être en proie à des mouvements affectifs conflictuels par rapport à ses liens à ses parents. Il commence désormais à percevoir le caractère sexuel de leur relation, comprend que l'objet du désir de l'un se trouve chez l'autre et va ressentir une certaine jalousie envers cela. L'imaginaire change, la libido se « sexualise » dans le sens où l'enfant va commencer à investir sexuellement ses parents. Selon Bergeret et la plupart des psychanalystes, l'oedipe ne se passe pas de la même façon pour le garçon que pour la fille. Il ne me paraît cependant pas essentiel de développer cela pour notre propos. Retenons simplement le schéma suivant : les deux parents deviendront tour à tour les (premiers) objets d'amour puis objets de haine de l'enfant car il va réaliser qu'ils se prennent mutuellement comme objets d'amour sexuel et que lui ne peut pas être concerné : il apprend l'importance de la différence des générations ainsi que l'interdit de l'inceste et du meurtre. C'est grâce à des parents adéquats, aimants mais qui posent les limites et lois fondamentales, que peut s'élaborer le complexe d'oedipe. Cette élaboration conduit à la constitution du Surmoi, instance psychique au rôle de conscience morale rappelant les interdits parentaux.

D'autre part, cette situation, nommée parfois « triangulation oedipienne », permet aux processus d'identification secondaire – sexuelle – de s'amorcer : l'enfant s'identifie sexuellement à ses parents et construit son identité sexuelle « je suis un garçon » ou « je suis une fille » (notons que cela peut être un peu plus complexe dans certaines situations, où l'enfant ne s'identifie pas qu'à un seul genre, mais Bergeret ne parle pas de cette éventualité). Cette identité secondaire se surajoute à l'identité primaire narcissique pour constituer le Moi en même temps que l'enfant développe ses premières relations objectales. Un moi bien constitué va permettre une gestion adéquate de la relation avec les exigences de la réalité, des pulsions et du Surmoi.

La position de Freud quant à l'âge du complexe d'oedipe a évolué au fil de son oeuvre : disant au début qu'il serait détruit vers 5 ans, il affirme par la suite qu'il n'est que refoulé pendant la latence puis réactivé à la puberté où le choix d'objet s'effectue pleinement. On ne peut donc pas parler réellement d'une organisation génitale infantile, car les parties génitales ne sont pas encore en activation et les choix d'objets peuvent encore évoluer. On pourrait dire qu'une forme d'« objectalité » est atteinte, même si des investissements narcissiques d'objets sont encore nombreux.

Selon Bergeret, le complexe d'oedipe permet à l'enfant de constituer l'objet dans sa totalité, c'est-à-dire en comprenant l'aspect sexué de celui-ci. C'est en prenant ses parents comme objet d'amour que l'enfant se rend compte du statut sexué de ces derniers et de chaque individu (il intègre la différence des sexes). Bergeret considère que le complexe d'oedipe est partiellement résolu vers 5 ans en ce sens que l'enfant va cesser de prendre ses parents comme objets d'amour : « les choix objectaux (terme qui désigne le désir de posséder sexuellement un individu, [...]) sont régressivement remplacé par des identifications (ce qui implique le désir de ressembler à quelqu'un, [...]). Toutefois une telle "régression" est en fait un progrès. La dissolution ou l'abandon du complexe d'oedipe s'accompagne d'une libération énergétique considérable. Cette énergie libérée sera généralement investie dans l'acquisition d'un outillage intellectuel. De même, elle restera prête à être plus tard réinvestie dans de nouveaux objets. » (Bergeret, 1972/2008, p.33). La reviviscence du choix d'objet primaire se fera plus tard, à l'adolescence « par le déplacement de l'image parentale sur d'autres objets entiers » (p.34). C'est ce que Freud appelait le choix d'objet par étayage. L'oedipe détermine donc en grande partie le choix de l'objet définitif.

Pendant la **latence**, l'enfant fait des rencontres hors de la famille, va s'identifier à différentes personnes, qui vont, en plus des parents, le conduire à façonner sa personnalité. A la **puberté**, les pulsions sexuelles refont surface. La libido se dirige au départ de nouveau vers les premiers objets d'amour, les parents, mais « la première tâche du Moi sera d'intégrer, de faire disparaître coûte que coûte la nécessité objective de vivre ce choix parental » (Bergeret, 1972/2008, p.41). L'adolescent va alors s'émanciper de ses parents : c'est la « révolte pubertaire », qui permet la dissolution finale du complexe d'Oedipe, signe que la structure de personnalité de l'adolescent sera de type névrotique.

Selon Fénichel, « la puberté est surmontée, c'est-à-dire la sexualité est installée dans la personnalité, quand le sujet est capable d'avoir un orgasme complet » (Bergeret, 1972, p.40). C'est à ce moment que la personne atteint le stade de la maturité. De mon point de vue, cette définition intéressante permet d'affirmer que, peu importe leur orientation sexuelle, hétérosexuels et homosexuels capables d'atteindre l'orgasme sont des êtres matures. Pourtant, Bergeret semble associer fortement l'idée de l'atteinte de l'orgasme – et donc de la maturité – au coït hétérosexuel. Comme nous l'avons vu, Bergeret postule que la génitalité implique le choix d'un objet « différent » dans sa nature, et donc – pour Bergeret – hétérosexuel. Par ailleurs, il affirme qu'un comportement « homosexuel » peut se retrouver dans toutes les structures de personnalité, y compris les structures névrotiques, ce qui peut paraître surprenant et contradictoire avec le postulat énoncé ci-dessus, qui est que le sexuel donc génital donc névrotique ne concerne que les hétérosexuels. Il appelle « **homosexualité authentique** » celle des personnes « qui avaient pu atteindre avec une certaine peine un niveau génital d'organisation puis que se seraient trouvées, à un certain moment, devant un échec de leurs défenses d'ordre névrotique. Tout cela se passerait à partir d'un conflit de registre oedipien que le sujet aurait été mal préparé à assumer faute d'un assez solide étayage du sexuel sur des bases narcissiques confortables » (1999, p.70).

Des fixations à l'étape homoérotique faciliteraient la régression vers un fonctionnement relationnel narcissique en miroir (homoérotique) de ces personnes pourtant parvenues à « opérer l'organisation de leur personnalité sous le primat de l'oedipe et du génital. De telles régressions comportant à nouveau un appel au phallus de l'identique devant l'angoisse éprouvée face au complémentaire (sexuel) et la recherche d'une réassurance narcissique de base, de modèle spéculaire, vont faire réapparaître des manifestations affectives, comportementales ou corporelles du registre homoérotique. [...] Ce seraient là, de notre point de vue, les seules éventualités relationnelles que nous aurions le droit, en toute rigueur psychanalytique, de considérer comme « homosexuelles ». Ceci en raison de l'apport indéniable, dans de tels cas, des éléments structurels authentiquement oedipiens, donc sexuels, ramenés au cours d'une telle régression et ayant résisté en partie au moins à ce genre de retour en arrière » (1999, p.187). Donc, pour Bergeret, même si un individu a atteint la génitalité et présente un

fonctionnement « indéniablement » névrotique, son homosexualité ne peut pas être considérée comme normale et est due à une régression à un stade non mature de fonctionnement relationnel. On peut néanmoins se demander, comme déjà mentionné plus haut, si l'on peut être homosexuel et avoir un fonctionnement névrotique non régressé, c'est-à-dire « normal », dans le sens d'une capacité à entrer dans des relations non-homoérotiques mais matures. A cette question s'ajoute celle de la méthode utilisée par Bergeret pour fonder sa théorie. En effet, un psychiatre ne rencontre-t-il pas dans son cabinet uniquement des personnes qui ont des difficultés sur le plan affectif ? A-t-il la possibilité d'observer dans son échantillon des personnes homosexuelles au fonctionnement mature – si elles existent ?

3.2.3 L'homosexualité comprise par Jean Bergeret : discussion sur la théorie de l'homoérotisme

Dans *L'érotisme narcissique*, Jean Bergeret nous propose une théorie explicative de l'homosexualité, en postulant que le fait d'avoir une attirance physique pour une personne de même sexe a une fonction dans l'économie psychique des personnes concernées. L'homoérotisme psychotique serait causé par des traumatismes arrivés tôt dans l'enfance, au stade de l'autoérotisme primitif. Une mauvaise intégration du soi en raison de mauvais traitements maternels conduirait à des angoisses de morcellement et de persécution, conduisant le sujet à ne pouvoir avoir des relations sexuelles qu'avec ses semblables, la vue d'un sexe différent le menaçant dans son intégrité. Des troubles dans la phase narcissique secondaire, c'est-à-dire l'absence de la reconnaissance d'un narcissisme à l'enfant par ses parents, conduirait à une faille narcissique expliquant le besoin de rechercher une complétude narcissique chez le « même que soi », c'est-à-dire le même sexe selon Bergeret. Il s'agit de l'homoérotisme dépressif. Finalement, Bergeret décrit une homosexualité authentique, chez des personnes présentant un fonctionnement névrotique, et donc théoriquement mature. Puisque chez ces personnes, « complètes », l'homoérotisme n'a pas de fonction spécifique due à une quelconque faille, Bergeret explique leur comportement homosexuel par une régression à un fonctionnement moins mature, de type homoérotique dépressif.

Après cette synthèse de la théorie de Bergeret, un constat semble s'imposer : pour

Bergeret, l'homoérotisme est une solution devant l'angoisse et a une fonction dans l'économie psychique des personnes « homosexuelles ». Cependant, il s'avère que cette fonction n'est pas spécifique, puisque elle est différente suivant que l'on présente un fonctionnement psychique de type psychotique ou état-limite (fixé ou régressé après avoir plus ou moins dépassé le complexe d'oedipe). La question que je me pose alors est la suivante : le fait que l'homoérotisme n'ait pas une fonction spécifique n'est-il pas un indice que le fonctionnement psychique n'a pas de lien causal avec l'« homosexualité » ? De plus, si on postule que l'homosexualité n'est pas liée spécifiquement à un état morbide mais qu'elle a néanmoins a priori une fonction palliative dans l'économie psychique fragile d'une personne, ne risque-t-on pas de toujours chercher chez la personne homosexuelle un déficit expliquant cette homosexualité ? Par ailleurs, le fait d'expliquer l'homosexualité chez une personne mature, névrotique, par une régression n'est-il pas une manière de confirmer une idée pré-faite, alors que ces cas devraient infirmer l'idée selon laquelle l'homosexualité a une fonction palliative dans toutes les économies psychiques ?

Outre cela, je me pose la question suivante : la théorie de l'érotisme narcissique concerne-t-elle uniquement les homosexuels ? En effet, Bergeret affirme que sa théorie explique ce que l'on appelle communément « l'homosexualité », mais n'est-elle pas plutôt une théorie de l'érotisme narcissique, c'est-à-dire une théorie expliquant qu'il existe une forme d'amour narcissique, nécessaire à certaines personnes pour constituer une complétude narcissique, mais cette manière d'aimer est-elle spécifique des « homosexuels » ? N'y a-t-il pas des personnes hétérosexuelles qui présentent une faille narcissique et qui recherchent chez l'autre une réassurance narcissique ? N'y a-t-il pas des personnes avec une structure état-limite, présentant une faille narcissique, qui, cependant, n'ont pas d'attirance pour des personnes du même sexe ? De même, tous les psychotiques sont-ils homosexuels, en raison de leur angoisse de morcellement ?

La théorie de l'homoérotisme psychotique est basée sur l'idée que ces personnes ont eu une mère non adéquate, qui n'a pas permis le développement de l'autoérotisme, du pare-excitation et la création d'une identité primaire reflétant l'image d'un corps unifié. Pour moi cela correspond à expliquer la psychose, c'est-à-dire les angoisses de morcellement et la persécution, mais cela explique-t-il l'homosexualité de ces personnes ? Par ailleurs, Bergeret explique qu'ils « ne se

considèrent pas comme malades », « ne présentent que très peu de difficultés mentales et verbalisables », sont des personnes dont « les autres secteurs relationnels demeurent "normaux" » (pp. 191-193) et pourtant, il les décrit comme les « "homosexuels" les plus bruyants, les plus gros consommateurs de partenaires les plus variés, et les plus revendicateurs d'une identité d'emprunt qu'ils voudraient faire reconnaître comme "sexuelle" » (p. 191) et les appelle sans hésiter « psychotiques cryptodélirants » présentant une « rage phallique » seulement en raison de leur attirance pour le même sexe et par leur volonté de ne pas se faire catégoriser comme pervers ou malades. Certains sont sûrement en effet psychotiques mais faut-il pour autant rassembler tous les homosexuels militant pour leurs droits dans la catégorie « psychotiques cryptodélirants » ?

Aujourd'hui, en 2015, cela fera bientôt deux ans que les personnes homosexuelles ont le droit de se marier en France. Ces personnes qui militent pour leurs droits sont-elles toutes « cryptodélirantes » ? Des personnes avec une faille narcissique ? Des personnes matures mais ayant régressé ? Ne devrions-nous pas remettre en question le lien causal entre l'orientation sexuelle et le degré de maturité psychoaffective ?

3.3 Apports et limites de la psychanalyse à la compréhension de l'homosexualité

La psychanalyse est selon moi une théorie qui a apporté énormément à la compréhension du psychisme et du comportement humain, que ce soit sur le versant pathologique ou normal. Freud et Bergeret ont apporté de nombreuses réponses concernant la manière dont une personne construit un type de personnalité, vit ses relations aux autres et devient une personne équilibrée ou au contraire se voit contrainte de faire preuve de comportements pathologiques pour lutter contre l'angoisse.

Outre cela, ces psychanalystes se sont lancé comme défi de comprendre la vie amoureuse des personnes. Ils ont cherché à expliquer pourquoi l'on tombe amoureux de tel ou tel type de personne. Les deux théories se rejoignent sur plusieurs points. Premièrement, nous choisissons nos objets d'amour en fonction du lien qui nous unissait à nos parents. D'autres part, nous aimons différents moyens d'atteindre le plaisir suivant le plaisir que nous avons éprouvé dans notre enfance grâce à la stimulation de certaines zones érogènes. Mais un des

paramètres que nous pouvons retenir comme étant le plus important est le sentiment d'estime de soi, l'amour que l'on porte à soi-même. Peu importe au fond le nom qu'on donne à cet amour de soi, que ce soit libido du moi chez Freud ou narcissisme chez Bergeret, c'est une donnée qui est d'une importance extrême. De manière générale, ce qu'il faut retenir est la chose suivante : une personne qui ne s'aime pas assez ne peut pas aimer véritablement une autre personne. Freud parle de choix d'objet narcissique chez les personnes qui n'arrivent pas à se tourner réellement, de manière objectale, vers autrui. Cette incapacité de la libido à se tourner vers les objets serait liée à l'absence d'un Idéal du Moi différent du moi vers lequel l'enfant voudrait tendre. Ces personnes, perturbées dans leur développement, sont restées des enfants immatures, tous-puissants, dont le moi correspond à l'idéal. Ils cherchent, selon Freud, à retrouver le chemin du narcissisme en se cherchant un idéal sexuel selon le type narcissique détenant les avantages qu'il ne pourra pas atteindre » (1914/2012, p.81). Si Freud n'explique pas d'où vient cette perturbation, il l'associe – avec plus au moins de conviction selon les époques – à l'homosexualité. Par ailleurs, il affirme de manière certaine – et il ne le remettra à aucun moment en question - que l'hétérosexualité correspond à la « vie sexuelle normale ».

La théorie du choix d'objet narcissique chez une personne dont l'idéal du moi ne s'est jamais construit est très proche de celle de l'homoérotisme dépressif décrit par Bergeret. Elle correspond aussi à celle expliquant l'« authentique homosexualité », qui est une régression vers un fonctionnement «homoérotique». Ce que Bergeret apporte en plus de Freud, c'est une meilleure explication du « pourquoi une perturbation de la libido ? ». Si on est psychotique et homosexuel, c'est parce que la vue de l'autre sexe ravive l'angoisse de destruction de notre intégrité, intégrité mal constituée à cause des troubles de la relation à notre mère. Si on est état-limite et homosexuel, c'est parce que l'on cherche dans l'autre une complétude narcissique, la réassurance que nos parents ne nous ont pas transmise. Si l'on est névrotique et homosexuel, c'est parce qu'on a régressé à un fonctionnement qui fait que l'on cherche une complétude narcissique.

Bergeret associe clairement ce besoin de réassurance narcissique à l'homosexualité. Pour lui, on ne peut être mature et homosexuel, car il lie l'homosexualité à une incapacité « d'assumer une complémentarité heureuse respectant la différence des statuts sexuels » (1999, p.188) et propose même de la

« guérir » en aidant ces personnes à « l'élaboration des conflits qui sous-tendent bon nombre de difficultés mises en avant par des patients dont les fixations homoérotiques représentent un essai de résolution de leur conflit » (1999, p.191).

En affirmant ainsi l'anormalité de l'homosexualité, Bergeret – à l'instar de Freud – prône que l'hétérosexualité correspond à la sexualité mature et normale.

Freud et Bergeret font donc un lien causal entre l'affirmation « ils se cherchent manifestement eux-mêmes » et l'homosexualité. Mais ce lien causal peut-il vraiment être fait ? Est-ce que tous les homosexuels se cherchent eux-mêmes dans leur objet ? Où peut-on postuler que ce sont plutôt les personnes qui manquent d'estime de soi qui le font ?

Au terme de cette exploration des conceptions freudienne et bergerétienne de l'homosexualité, voici les questions que je me pose : ces psychanalystes auraient-ils tenté d'expliquer l'origine de l'homosexualité en se basant sur le présupposé selon lequel celle-ci doit forcément être expliquée par un manque, un déficit, une immaturité ? Est-ce pour cela qu'ils lient si facilement déficit d'estime de soi et homosexualité ? Est-ce que, et si oui comment le contexte social a-t-il pu influencer leur croyance en ce présupposé ? Les psychanalystes se sont fait les explicateurs de l'amour entre personnes de même sexe, mais l'ont-ils vraiment compris ou ont-ils simplement cherché à argumenter en faveur d'une vérité par ailleurs déjà érigée dans leurs esprits ? Comment pouvons-nous nous défaire des préjugés et croyances de la société et atteindre une vérité qui en serait exempte ?

Nous pouvons nous aider de la perspective de la sociologie, dont l'objet est précisément celui qui nous intéresse : l'analyse critique des représentations sociales et des savoirs spontanés produits par les hommes pour lire les faits sociaux. Nous allons nous enrichir de cette perspective afin de développer une distance critique envers la psychanalyse et ses théorisations, et j'espère ainsi réussir à obtenir davantage d'objectivité dans l'analyse de la « question homosexuelle » et de ses enjeux.

4. La lecture sociologique de l'homosexualité

Dans cette partie, nous allons nous intéresser à la manière dont les sociologues ont théorisé et compris l'homosexualité. Comme mentionné plus tôt, j'entends sociologie au sens large, c'est-à-dire que j'aborderai des travaux issus des sciences sociales et historiques. Je commencerai par introduire la pensée sociologique en expliquant son contexte d'émergence, son but, son objet, et les différents paradigmes qui la composent pour ensuite m'intéresser à l'émergence de la sociologie de l'homosexualité au sein du courant interactionniste des années 1950. Ensuite, je parlerai du tournant épistémologique et théorique qu'a engendré la théorie du « constructionnisme social » conduisant à un changement du regard savant porté sur l'homosexualité. J'aborderai les travaux de M. Foucault et de J.N Katz qui marquent ce tournant dans les années 60-70 (années 90 pour Katz) ainsi que ceux d'auteurs américains comme J. Butler et T. De Lauretis, qui ont posé les bases de la critique de l'hétérosexisme de notre société dans leur « Queer theory », datant des années 90, et qui marquent le début du regroupement des travaux des sciences sociales sur l'homosexualité dans le champ de ce qu'on appelle « les études gaies et lesbiennes ». Finalement, j'exposerai les travaux récents d' E. Fassin et de D. Eribon, sociologues français, qui ont tenté de montrer « les limites du cadre interprétatif [de la psychanalyse] pour penser l'homosexualité, mettant notamment au jour son architecture structurellement conservatrice » (Chauvin et Lerch, 2013, p.7-8).

4.1 Qu'est-ce que la sociologie ?

La sociologie apparaît au début du 20ème siècle en Europe dans un contexte d'effondrement de l'ordre social lié aux révolutions démocratique et industrielle. Ce sont les transformations sociales, économiques, politiques modifiant la structure de la famille et du travail par exemple, qui vont pousser certains à penser les liens qui unissent les êtres humains. L'objet du sociologue est donc l'expérience quotidienne de la vie et son objectif est de la comprendre. Cependant, même si l'on peut décrire un objet général et un objectif de base à la sociologie, il faut noter qu'elle se constitue de nombreux courants divergents sur leur manière de lire la société, leur méthode et sur leurs objets d'étude (par exemple la famille, la sexualité, l'école, le travail). D'autre part, la sociologie est

une discipline qui évolue beaucoup dans sa manière de concevoir le monde et de l'analyser, et de ce fait, elle est constituée de différents paradigmes, c'est-à-dire de différentes modèles de vision du monde.

Les différents paradigmes de la sociologie sont issus des pensées de trois pères fondateurs de la sociologie : Max Weber et Karl Marx en Allemagne, et Emile Durkheim en France. Ces trois pionniers ont chacun développé, à la fin du 18ème siècle, une manière d'analyser la société. Marx et Durkheim s'inscrivent dans une approche holiste, l'holisme étant une « doctrine qui ramène la connaissance du particulier, de l'individuel à celle de l'ensemble, du tout dans lequel il s'inscrit » (Le petit Larousse illustré, 2006, p.548), grâce à laquelle ils analysent le social comme existant en lui-même et étant plus que la somme des comportements des individus composant la société. Ainsi, ils se donnent pour tâche d'analyser la structure de la société, structure qui détermine le devenir des agents sociaux.

A l'opposé de cette approche déterministe se situe la sociologie compréhensive de Max Weber, qui s'intéresse en priorité à l'individu et à ses actions sociales plutôt qu'à une structure dont on suppose l'existence. Sa méthode, nommée « individualisme méthodologique » consiste à analyser les interactions entre les individus, le social étant la conséquence des représentations et des actions des individus, et du sens qu'ils leur donnent. Weber rejette le déterminisme car pense que les hommes sont des êtres pensants qui sont libres de faire des choix. Ce paradigme, que l'on nomme « actionnisme », sera développé par R. Boudon, qui postule que les structures sont le produit des actions des individus. La structure fixe des contraintes, mais les acteurs peuvent par leurs actions soit accepter la structure en remplissant leurs rôles, soit agir pour changer la structure. Un autre courant issu de ce paradigme, l'interactionnisme symbolique, apparaît dans les années 50 à l'université de Chicago, courant auquel on fait souvent référence sous le nom de « l'école de Chicago ». Ses tenants principaux, H. Becker, E. Goffman ou encore A. Strauss, pensent que ce qui devrait être au centre de l'analyse sociologique est l'interaction, dont découle tout le reste. Leur objectif est de comprendre comment les individus créent du sens dans l'interaction et construisent des vérités, des catégories qui leurs permettent de lire le monde, de créer leur identité et de choisir leur rôle dans la société, et d'y évoluer. L'école de Chicago va s'intéresser à divers faits sociaux, et notamment à la déviance, qu'ils définissent comme « la non-conformité à un ensemble de normes qui sont

acceptées et tenues pour légitimes par une part importante de la société ou d'une communauté » (Giddens, 2006, p.794). C'est dans le cadre de ces travaux que les sociologues de l'école de Chicago seront les premiers à s'intéresser à la question de l'homosexualité.

En effet, Chauvin et Lerch, dans leur ouvrage *Sociologie de l'homosexualité* (2013), nous expliquent que «c'est avec le tournant interactionniste des années 1950 que l'orientation sexuelle sera arrachée au domaine de l'évidence biologique pour devenir un fait social : on étudie alors les processus par lesquels les homosexuel-le-s sont constitué-e-s en sujets déviants au cours de la série d'interactions qui scande leur biographie » (p.8). Avant cela, « implicitement naturalisée, l'homosexualité restait en dehors du champ de l'investigation sociologique » (p.8), c'est pourquoi ni Durkheim, ni Marx, ni Weber ne l'avaient abordée alors même qu'ils étudiaient la famille par exemple.

C'est H. Becker qui propose « d'étudier les homosexuel-le-s au même titre d'autres déviants de l'époque » (Chauvin et Lerch, 2013, p.11) car il voit l'homosexualité comme étant une infraction à des normes établies et non pas comme une maladie. L'homosexuel est pour lui une victime des normes sociales. Pour la première fois, on met en lumière l'existence de normes comme construites socialement et non comme des évidences naturelles, la norme de l'hétérosexualité par exemple. Il y a un « déplacement du regard, de la déviance morale vers les mécanismes sociaux, de l'intériorité vers les interactions » (p.12). D'autres auteurs contribueront à analyser l'homosexuel en temps que déviant, notamment I. Goffman, qui développe la théorie du stigmaté, expliquant que le stigmatisé homosexuel est défini par son stigmaté, attribut social, auquel son identité est réduite, alors que l'attribut de l'hétérosexuel est invisible. Le « stigmaté devient, dans l'imaginaire des « normaux », la cause universelle de tous les goûts et actions du stigmatisés » (p.12). Ainsi, Goffman décrit la logique performative du stigmaté qui va venir définir « l'identité homosexuelle ». Ces sociologues essaient de comprendre comment un sujet « devient » socialement homosexuel, comment il développe cette identité, liée à une culture homosexuelle dans laquelle il évolue le plus souvent en secret, de peur d'être rejeté.

Après que la sociologie interactionniste ait développé ses premières théories sur la déviance et l'homosexualité, ce sont les travaux de philosophes, sociologues ou

écrivains tels de M. Foucault, G. Hocquenghem, J. Weeks ou J. N. Katz qui sont venus bouleverser les esprits. En effet, ce sont ces penseurs qui viennent questionner la catégorie même d'homosexualité, et mettent en lumière le fait que celle-ci est une construction historique, idée qui est, selon Chauvin et Lerch « un des premiers traits distinctifs du discours sociologique sur l'homosexualité [...]. [En effet,] pour les sociologues comme pour les historiens ou les anthropologues, il n'y a pas toujours eu des homosexuel-le-s et des hétérosexuel-le-s : les êtres humains ne se sont pas toujours pensés ou classés en fonction du critère de l'orientation sexuelle, dont l'invention est récente » (2013, p.9). Nous l'avons bien remarqué dans la partie historique de ce travail, l'« homosexualité » comme elle est conceptualisée par Bergeret par exemple, n'a pas toujours existé, et c'est le fait de considérer que les individus construisent la réalité sociale qui fait que le discours sociologique est si différent du discours psychanalytique, et donc si intéressant. On appelle ce changement de regard sur la sexualité le « tournant constructionniste », le constructionnisme s'opposant à l'essentialisme, jusque là dominant dans le discours médical notamment, qui considère que les homosexuels et les hétérosexuels sont différents par essence, comme par exemple les hommes et les femmes.

Dans un troisième temps, et sur la base de ces théories pionnières du constructionnisme, se sont développés des travaux issus des sciences sociales et historiques rassemblés aujourd'hui sous le nom des « études gaies et lesbiennes », champs de recherche transdisciplinaire visant à développer une connaissance et une compréhension des personnes LGBT et de leur culture. Ces travaux d'auteurs américains issues du féminisme, tels que ceux de T. De Lauretis, J. Butler ou encore E. Kosofsky Sedgwick, sont venus remettre en question la construction des catégories du genre et de la sexualité. Se basant sur leurs travaux ainsi que sur ceux de nombreux pionniers de la sexologie, D. Eribon et E. Fassin, sociologues français, ont développé des réflexions très intéressantes sur la question de l'homosexualité ainsi que sur le traitement de cette question par la psychanalyse, analysant les enjeux de pouvoirs et de définitions des normes présents dans cette discipline.

Nous voyons que c'est le tournant constructionniste, moment clé de l'histoire de la sociologie de l'homosexualité, qui a permis des réflexions novatrices sur le genre, le sexe, les rapports de pouvoir liés aux discours savants et les

développements ultérieurs qui nous intéressent pour notre débat. La partie suivante nous permettra de comprendre en détail ce tournant théorique.

4.2 L'approche constructionniste de l'homosexualité : Histoire, études genre et queer

Le constructionnisme, aussi appelé constructivisme social, est une théorie sociologique développée à l'origine par L. Berger et T. Luckmann dans leur ouvrage *La construction sociale de la réalité* publié en 1966 aux USA. Ces auteurs, que nous pouvons situer dans le paradigme interactionniste, postulent que les agents co-construisent la réalité dans leurs interactions, au travers du langage, des catégories qu'ils créent pour lire le monde et dont découlent leurs actions. Leur idée principale est que ce que la plupart des choses que nous considérons comme relevant de la « nature », sont en réalité des catégories explicatives que nous créons nous-mêmes en interagissant : ce sont des constructions sociales. Ces catégories sont produites et reproduites dans les interactions quotidiennes, et se transmettent de génération en génération par le biais de la socialisation, qui peut être définie comme le « processus par lequel l'enfant intériorise les divers éléments de la culture environnante (valeurs, normes, codes symboliques et règles de conduite) et s'intègre dans la vie sociale » (Le petit Larousse, 2006, p.990). Un des grands domaines d'étude développés dans ce paradigme constructionniste est ce qu'on appelle les « études genre », qui visent à analyser comment la socialisation est différente selon le sexe biologique attribué dès la naissance à chaque être humain. Cette idée est très bien résumée dans cette célèbre formule de Simone de Beauvoir « on ne naît pas femme, on le devient » (Le deuxième sexe, 1949/1976, p.13). En effet selon elle, ce n'est pas le fait de posséder un sexe d'homme ou un sexe de femme qui fait de nous une femme ou un homme, mais c'est tout ce qui nous est inculqué par la société sur ces deux rôles.

Il est intéressant de noter que c'est un psychiatre, R. Stoller (1968), qui fut le premier à théoriser le décalage décrit par ses patients entre leurs corps et leur identité, et qui proposa le terme de « genre » pour décrire l'identité sexuée d'une personne, dont il postule qu'elle est indépendante du sexe : « on peut parler du sexe mâle ou du sexe femelle, mais on peut également parler de masculinité et de féminité et ne pas nécessairement impliquer quoi que ce soit d'anatomique ou de

physiologique. Ainsi, alors que sexe et genre semblent pratiquement synonymes pour le sens commun, et dans la vie de tous les jours inextricablement liés, [...] les deux domaines (sexe et genre) ne sont pas dans une relation de symétrie, mais peuvent suivre des voies totalement indépendantes » (Stoller, 1968 cité dans Molinier et Barus-Michel, 2014, p.10).

Notons que si Stoller a insisté sur la différence entre sexe et genre, « les théories [actuelles] du genre distinguent [pas seulement deux, mais] trois registres, auparavant confondus : le sexe, le genre et l'identité sexuelle » (Schee, 2014, p.122). Le genre peut être défini comme une « catégorie d'analyse qui permet de décrire le masculin et le féminin comme constructions sociales. Employé au singulier, il désigne l'organisation sociale des rapports entre hommes et femmes, rapport social lui-même considéré comme une institution » (Zaidmann, 1999, p.32). L'identité sexuelle correspond à la manière dont une personne se sent appartenir à un genre ou à un autre (ou aux deux pour certains).

Ainsi, ce tournant constructionniste va déboucher sur des analyses sur la construction sociale non seulement de l'identité sexuelle mais aussi de la sexualité elle-même, malgré le fait que le sujet de la sexualité était – et est toujours pour certains - le domaine d'étude du biologique et de la nature par excellence. Selon Vance, « la théorie de la construction sociale dans le champ de la sexualité proposait une idée absolument scandaleuse. Elle suggérait que l'un des derniers bastions du "naturel" dans notre pensée était en réalité fluide et changeant, le produit de l'action humaine et de l'histoire plutôt que le résultat immuable du corps, de la biologie ou d'une pulsion sexuelle innée » (Vance, 1989, cité dans Rubin, 2011, p.12). Les théories de la sexualité comme construction sociale se sont développées dans les années 70 et « puisent à diverses sources, dont les plus connues sont la sociologie interactionniste américaine, le travail historique et analytique de la recherche féministe, gay et lesbienne, et les écrits de Michel Foucault. Elles mettent l'accent sur la nécessité de comprendre la sexualité comme une variable culturelle, comme un phénomène organisé et produit socialement » (Jeffrey Weeks cité dans Mendès-Leite, 2000, page de couverture arrière).

C'est le travail historique de Michel Foucault sur l'histoire de la sexualité, ainsi que son analyse des enjeux politiques qui sous-tendent les discours de pouvoir qui a permis de légitimer l'étude historique de la sexualité et des catégories que

l'on a employées pour décrire les comportements sexuels. Ce sont ses écrits qui ont ouvert la voie au développement du constructionnisme car prendre une perspective historique permet de réaliser que les catégories que nous employons n'ont pas toujours existé, qu'elles sont produites et reproduites dans un certain contexte social et politique. Ainsi, selon G. Rubin, «l'idée que l'homosexualité avait une histoire a été l'un des principaux traits de génie fondant les premières énonciations du cadre de pensée de la construction sociale» (2011, p.10), véritable changement épistémique.

Foucault, au travers de son *Histoire de la sexualité*, «conteste l'idée traditionnelle selon laquelle la "sexualité" est biologique et non historique, et affirme de manière provocatrice que la sexualité daterait de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. [...]. Selon lui, la sexualité est une notion et un phénomène moderne, constituée d'une pratique et d'une idéologie institutionnalisée à un moment précis de l'histoire. [...] » (J.N Katz, 1996/2001, p.166). Cependant, il ne nie pas que des rapports érotiques ont toujours existé dans les faits, mais il exprime l'idée, en disant que la « sexualité » n'existe que depuis quelques siècles, que le concept de sexualité, le terme lui-même et tous les signifiants et les explications théoriques associées à ce terme n'ont pas toujours existé, tout comme la catégorie de perversion, ou encore celle d'homosexualité, bien que des rapports entre personnes de même sexe aient toujours existé. On voit ici l'importance cruciale des mots et des termes produits par les discours savants puis répandus dans le langage courant, qui forment les catégories par lesquelles nous lisons et organisons notre monde. C'est pour cela que Foucault affirme, dans *L'archéologie du savoir*, que « les discours sont des pratiques qui forment systématiquement les objets dont nous parlons » (1969, pp. 66-67). En effet, quand nous parlons de « sexualité » ou d' « homosexualité », nous parlons d'objets que nous avons nous-mêmes créés pour nous représenter le monde. Cependant, il ne s'agit pas de considérer que les catégorisations sont négatives en elles-mêmes, ce n'est pas le cas, car elles sont nécessaires à notre fonctionnement psychique et « toute activité sociale implique de la catégorisation. Afin de comprendre le monde social, d'agir au sein de ce dernier et de se coordonner avec les autres, nous devons nous le représenter à nous-mêmes et aux autres. Le langage est, bien sûr, le mécanisme premier pour cela, et la catégorisation existe comme "le principe le plus fondamental servant à organiser la pensée humaine et

son action" » (Edwards et Potter, 1992, p. 515). Cependant, il est nécessaire ici, pour prendre de la distance avec les théories psychanalytiques de l'homosexualité, de prendre conscience du fait que ces catégories, bien que nécessaires à notre entendement, sont des constructions sociales. On ne peut pas se passer de catégoriser le monde, mais on peut ajouter à notre analyse l'idée que le contexte social et politique d'émergence de certaines catégories est crucial pour comprendre quelle est leur fonction dans notre lecture du monde. Cette perspective, constructionniste, s'oppose radicalement à l'essentialisme qui caractérise les théories psychanalytiques et qui postule qu'un homosexuel *est* par essence homosexuel, que l'homosexualité existe en soi. Ce qu'il est important de retenir ici, ce n'est pas que les théories des psychanalystes sont « fausses », c'est qu'elles ne tiennent pas compte de l'aspect social de la construction des catégories telle que l' « homosexualité » ou d'ailleurs « l'hétérosexualité ».

A ce propos, Katz nous livre une intéressante lecture historique du concept d'hétérosexualité dans son ouvrage *L'invention de l'hétérosexualité* (1996), où il montre comment la catégorisation binaire de l'orientation sexuelle en hétérosexualité et homosexualité a été inventée à la fin du 19^{ème} siècle. Katz nous révèle qu'au début de l'utilisation du concept hétéro/homo, l'hétérosexualité relevait d'une perversion tout autant (voire plus) que l'homosexualité, car ces termes renvoyaient à l'idée d'un coït sans but de procréation – ce qui faisait de ces pratiques des perversions. En effet, au début du 19^{ème}, on valorisait l'amour romantique exempt de contact physique, les pratiques sensuelles étant vues d'un très mauvais oeil et associées aux classes inférieures. A ce moment de l'histoire, on utilisait le terme « hétérosexuel » pour parler d'une personne « dépravée », déviante, ce qui paraît absolument incroyable de nos jours. Selon Katz, « les hétérosexuels étaient [...] jugés coupables vis-à-vis de la procréation en ce sens qu'ils trahissaient leurs penchants pour des méthodes anormales de satisfaction" – des manières de parvenir au plaisir en évitant la procréation » (1996/2001, p.26). Par ailleurs, « à leur débuts aux états-unis, les hétérosexuels paraissaient trois fois plus anormaux que les homosexuels » (p.26), la catégorie « homosexuel » d'alors correspondant plus à celle des « transsexuels » d'aujourd'hui, car ils relevaient « d'un état mental du sexe opposé » (p.26), ce qui était moins grave que d'avoir des pratiques anti-procréatives. Katz explique comment l'hétérosexualité s'est petit à petit normalisée, notamment au travers des écrits de Freud qui a été le

premier à la définir comme la sexualité normale, pendant qu'il rangeait l'homosexualité dans les perversions. Nous avons vu, dans la partie de ce mémoire consacrée à Freud, que son discours était nuancé et ambigu à propos de la définition de la sexualité perverse comme une pathologie ou comme une simple alternative. Malgré ses réserves, ses écrits ont contribué grandement à ce que l'hétérosexualité soit érigée au rang d'aboutissement mature de la personnalité alors que l'homosexualité était considérée comme une « fixation à un stade immature du développement humain » (Delessert, 2003, p.1).

Nous voyons grâce aux analyses historiques de Foucault et de Katz que les catégories que nous employons sont construites socialement. Par ailleurs, il y a des enjeux politiques de pouvoir dans l'émergence et la validation de certaines catégories, et c'est pour cela qu'il est si important de situer leur émergence historiquement, pour comprendre quelle fonction elles ont eu dans la construction d'une « vérité », d'un savoir rassurant pour la société – ici sur la sexualité.

Ce sont les discours savants qui ont le pouvoir de créer un sens qui se répand ensuite dans la population sur ce qui est normal ou anormal dans ce que nous vivons. Ce n'est pas sans raisons que des catégories de lecture du monde émergent et viennent donner un sens à notre réalité. Si l'homosexualité et l'hétérosexualité sont des catégories qui ont été produites par la société à un certain moment, c'est parce qu'elles y avaient une fonction. La société pourrait exister sans être organisée autour des binarismes homme-femme, homo- et hétéro- sexuels. C'est ce que revendiquent nombre de personnes LGBT qui disent qu'elles « aiment tout simplement ».

Si ces catégories sont devenues si importantes au point que nous n'arrivons plus à penser sans elles, c'est parce que des discours savants tel que celui de Freud sont venus affirmer que la sexualité normale était la suivante: un homme doit aimer une femme, et une femme doit aimer un homme. C'est ce qu'on appelle l'hétéronormativité, qui correspond à un système de valeurs qui postule que la sexualité hétérosexuelle est la seule orientation sexuelle à suivre, ce qui favorise l'hétérosexisme, que l'on peut définir comme l'attitude discriminatoire envers tout les non-hétérosexuels. La psychanalyse a inscrit dans la norme le fait que l'identité sexuelle devait être soit « je suis un homme » soit « je suis une femme », ce qui implique que tous les individus qui ne rentrent pas dans ces cases sont anormaux. D'autre part, la psychanalyse a validé l'idée selon laquelle

l'objet sexuel normal est « un objet du sexe opposé au sien », si bien que toutes les personnes qui ne rentrent pas dans cette catégorie sont considérées comme anormales.

En somme, ces catégorisations de genre et d'orientation sexuelle favorisent certains rapports de pouvoir. « Dans les années 70, à partir du travail pionnier d'Ann Oakley, les sociologues féministes ont transformé le concept de genre en un concept critique : le système de genre désigne, en ce sens, un ordre hiérarchique où les hommes ont plus de privilèges que les femmes [...]. Ce qui est important est alors de mettre au jour le caractère arbitraire et l'abus de pouvoir [...]. » (Molinier et Barus-Michel, 2014, p.10). La même réflexion s'applique à la bicatégorisation entre hétérosexualité et homosexualité. C'est en écho aux études féministes sur le genre que s'est développé la théorie « queer » visant à analyser comment l'hétéronormativité conduit à des abus de pouvoirs : « sous l'étiquette "queer" se développe une profusion de recherches visant la déconstruction des identités sexuelles et une remise en question du binarisme hétéro/homo sur le modèle homme/femme (Lauretis, 2007, p.95-122). La stratégie queer vise prioritairement à en finir avec la pathologisation des différences sexuelles et la discrimination des minorités sexuelles (Rubin, 2011, p.204) » (Molinier, P. Barus-Michel, J. 2014, p.11).

C'est Teresa de Lauretis, professeure à l'université de Californie, qui invente le concept « queer » dans les années 1990. Cet adjectif signifie littéralement en anglais « étrange, curieux » et désigne toutes les personnes qui ne rentrent pas dans les catégories « homme », « femme », « hétéro » et « homo ». Cet adjectif met au jour qu'il existe des personnes qui ne collent dans aucun des modèles dominants, modèles identitaires ou d'orientation sexuelle, et qu'il faut les prendre en compte dans les recherches, car par leur existence même ces personnes mettent à jour l'idéologie hétéronormative présente dans notre société. Au delà du sens premier entendu de « queer », le mouvement queer qui s'exprime dans les *queer studies* « désigne donc divers positionnements minoritaires et critiques à l'endroit des normes et des rapports de pouvoir qui structurent le genre et les sexualités . En effet, les théories du genre distinguent trois registres, auparavant confondus : le sexe, le genre et l'identité sexuelle. Dans leur prolongement, les théories *queer* soulignent la valeur normative de cette confusion, ce qu'on appelle l' "hétéronormativité", adossée à l'hypothèse d'une complémentarité à la fois

naturelle et idéale entre les sexes » (Schee, 2014, p.122). Ainsi, le « projet queer » est de s'émanciper des catégories trop strictes qui restreignent notre entendement de la sexualité humaine et qui sont au service du pouvoir en place : l'hétéronormativité. C'est Judith Butler, philosophe américaine, qui avec son livre *Gender trouble. Feminism and the subversion of identity* publié en 1990 va faire connaître et rendre célèbre la *Queer Theory*. Dans cet ouvrage, elle tente de défaire le genre afin d'oeuvrer pour construire une société où les personnes « queer » pourraient simplement vivre et ne pas absolument s'affilier à un genre. Elle souhaite leur redonner une certaine capacité d'autodétermination, leur permettant de se libérer de l'emprise du genre, qui est pour elle « une norme répressive "qui sape notre capacité à poursuivre une vie vivable ", [et donc,] le constat qui s'impose, l'objectif qui doit être poursuivi pour inaugurer une meilleure vie, doivent être de "le défaire" » (Van Woerkens, 2008, p.477).

En conclusion, le constructionnisme constitue un tournant épistémique qui apporte un éclairage tout à fait nécessaire et pertinent à notre compréhension de l'homosexualité. Malheureusement, il apparaît que les travaux constituant ce tournant n'ont été que peu pris en compte dans le champ de la psychologie. Pour G. Schnee, « le *queer* n'est ni une théorie, ni une identité, mais des manières de militer et de penser depuis un site minoritaire de résistance et de subversion. Position d'enquête décentrée de la norme susceptible, en psychologie, de questionner toutes les formes de normativité hégémonique [...]. A ce titre, le *queer* pourrait faire valoir de nouvelles perspectives de connaissance et d'émancipation individuelles et collectives en psychologie » (Schee, 2014, p.126). En outre, il apparaît que la psychanalyse s'est peu ouverte à ces théories, ce qui selon Broqua auraient pu permettre « de s'affranchir des approches pathologisantes ou naturalisantes de l'homosexualité, qui n'ont cependant pas disparu » (2011, p.12).

Dans cette partie, nous nous sommes intéressés aux théories constructionnistes de la sexualité, qui s'opposent à la psychanalyse sur leur fond. Nous allons à présent nous intéresser aux critiques sociologiques qui ont été énoncées directement à l'encontre de la psychanalyse.

4.3 Les sociologues remettent en question la lecture psychanalytique de l'homosexualité

Dans cette partie, je vais aborder les travaux de deux penseurs français, Didier Eribon, philosophe et sociologue, et Eric Fassin, professeur de science politique, qui ont tout deux analysé le lien entre la « question homosexuelle » et la psychanalyse, et développé différentes critiques à l'encontre de cette dernière.

Fassin, dans son article *L'inversion de la question homosexuelle* (2003), part du constat selon lequel « [...] l'actualité homosexuelle bouscule et bouleverse leurs conceptions [celle des psychanalystes] de la discipline, ses fondements théoriques en même temps que son autorité sociale » (p.269). Fassin écrivait cela en 2003, après que le Pacs ait été voté en France en 1999.

Aujourd'hui, après le mariage pour tous accepté par les français en 2013, le débat concernant la reconnaissance juridique et sociale des couples de même sexe se pose en Suisse, débat derrière lequel, comme nous l'avons dit, se cache l'éternelle question de la limite du normal et du pathologique, et plus précisément de la définition de la normalité de la sexualité, de l'amour, de la famille et de la parentalité. Selon Eribon, « le débat soulève de telles passions parce que ces revendications touchent à des institutions qui sont parmi les plus fondamentales dans la reproduction de l'ordre social : la famille, l'ordre familial et l'ordre sexuel » (2004, p.1). C'est dans le cadre de ce débat qu'est interrogée la psychanalyse. Cependant, selon Fassin, ce qui est questionné n'est pas seulement l'avis de la psychanalyse concernant l'homosexualité, mais aussi la psychanalyse en tant que discipline. En effet, il y aurait depuis quelques années une inversion de la question homosexuelle : ce n'est plus tant la psychanalyse qui interroge l'homosexualité en voulant répondre à la question « pourquoi y-a-t-il des homosexuels ? » mais c'est l'homosexualité qui interroge la psychanalyse. La question est désormais : comment le traitement par la psychanalyse de la « question homosexuelle » peut-il nous informer sur cette dernière et sur la société ?

Cette inversion de la question correspond à une « révolution du regard » qui correspond au tournant constructionniste qui s'est développé dans les années 70 comme nous l'avons vu. Dans son article, Fassin analyse les différentes postures que plusieurs psychanalystes ont pris dans le débat (sur le Pacs à l'époque, mais qui sont toujours d'actualité), notamment celles de P. Legendre, T. Anatrella, E.

Roudinesco, M. Schneider ou encore M. Tort. Ces prises de position des psychanalystes dans un débat social et politique montrent, selon Fassin, que certains se sentent appelés à affirmer leur autorité de psychanalyste et à s'ériger en expert de la loi et du bon fonctionnement de la société.

Beaucoup ont exprimé leur peur du chaos si les homosexuels venaient à être reconnus comme normaux à l'époque du pacs, et c'est ce que redoute aussi D. Baettig pour la Suisse : « les ultra-libéraux et les lobbys gays, disons, sont des gens qui – une minorité qui parle au nom d'une minorité, pour imposer des changements de société qui n'ont pas de sens. [...] là on est vraiment dans des préoccupations minoritaires de gens qui veulent déconstruire [...] les liens sociaux, et comme psychiatre, je ne peux que m'insurger là contre, c'est vraiment très très dangereux » (RTS Infrarouge, 2013).

Eribon dénonce lui aussi ces abus de pouvoir : «[...] de nombreux psychanalystes ont considéré, tout au long du débat sur le pacs, qu'il leur incombait de s'auto-instituer les experts de ce qui doivent et ne doivent pas être le couple, la famille, la parentalité, et pour exprimer, dans leur immense majorité, leur hostilité – souvent violente – aux innovations culturelles, politiques et juridiques en cours, on peut légitimement se demander si la vocation de la psychanalyse est de dire le droit de faire la loi » (2002, p.209). Selon lui, les psychanalystes dépassent leur cadre de compétence et donnent leurs avis en utilisant leur statut de « savants » pour mener une lutte idéologique hétéronormative qu'ils essayent, par ailleurs, de masquer. En effet, Eribon critique leurs interventions politiques comme étant déguisées derrière des concepts tels que « la différence des sexes » ou « l'ordre symbolique », mis en avant comme un savoir sur les relations humaines et la société qui n'aurait pas de but idéologique, comme par exemple A. Green dans *Les chaînes d'Eros* (peut-être pouvons nous ajouter Jean Bergeret dans *L'érotisme narcissique* ?) qui se permet de « qualifier de "positions militantes" la manière dont les homosexuels entendent faire entendre leur voix, ce qui semblerait impliquer que lui-même incarnerait un savoir neutre, qui n'aurait rien de politique. Il suffit pourtant de le lire : chaque ligne de son livre est imprégnée d'idéologie, toute sa démarche est idéologique » (2002, p.212). Ce qui est en jeu pour Eribon, c'est « la définition même de la psychanalyse, et de sa place dans la société » (2002, p.210). En effet, on peut se demander : quelle est la place de la psychanalyse, quel est son but ? Est-ce de définir ce que sont une sexualité

normale, une famille normale, un lien normal à ses enfants, un amour normal ? Ou est-ce de soigner des personnes en souffrance grâce à une écoute bienveillante?

C'est dans son ouvrage *Echapper à la psychanalyse* (2005), que D. Eribon développe sa critique la plus complète de la psychanalyse. Dans ce livre, l'auteur met en cause cette discipline et sa volonté de pouvoir, qui serait de faire une politique des sexualités en catégorisant les individus dans son système de pensée hétéronormatif. Eribon reprend la pensée de Lacan, Sartre, Barthes, Butler, Wittig ou encore Foucault pour analyser comment ces discours ont tenté soit d'ériger les normes hétérosexistes au rang d'ordre symbolique – pour Lacan - soit de se libérer au contraire de « l'emprise théorique et politique » (p.12) de la psychanalyse – pour les autres. Son texte « se veut donc une intervention dans le champ théorique et politique, et à ce titre, [il] aimerait qu'on le lise comme un manifeste » (p.16). Voici comment Eribon y dépeint la psychanalyse : elle serait une « machinerie idéologique hétéronormative qui se présente comme science, et dont les rouages notionnels, hérissés de mécanismes à majuscules – Phallus, Castration, Loi du Père, Fonction symbolique, Ordre signifiant, etc., chez les uns, ou Stades du développement libidinal, Narcissisme, etc., chez les autres -, s'articulent à la structure oedipienne pour organiser une cosmologie de la différence des sexes et de la hiérarchie des sexualités, où chaque aspect de la construction mythico-idéologique soutient tout les autres en leur conférant une apparence de nécessité inéluctable et de vérité irrécusable. Dès lors qu'Oedipe règne, et avec lui la "différence des sexes" (ces deux dimensions sont indissociables), l'ordre du monde semble fondamentalement et "naturellement" hétérosexuel. Et les amours – et les sentiments, les désirs, les plaisirs – qui ne ressortissent pas à cette "différence" essentielle ne peuvent, après avoir été rangés de force sous la loi explicative des codes oedipiens (l'enfance, le rapport au père, à la mère...), qu'être inscrits dans la rubrique – fort large – de la "perversion" ou, plus grave encore, quand il s'agit non plus des individus mais des couples et des familles, sous celle de la folie » (p.19).

Il me paraissait nécessaire de citer ce long paragraphe tant il exprime clairement et entièrement le point de vue de D. Eribon sur ce qu'il appelle « la question gay ». Ces idées, qui sont inspirées en grande partie de M. Foucault et de R. Barthes (dont je parlerai plus loin), forment le discours des « minoritaires » qui

tente de se faire entendre face au géant psychanalytique et à son statut de savant par excellence. En effet, Foucault, Barthes et Eribon ne cachent pas leur orientation sexuelle : ils aiment des personnes du même sexe qu'eux. Selon Eribon, nous avons passé, depuis quelques années, le moment historique où les minoritaires « ont pris la parole pour contester les institutions et les exclusions qu'elles produisent » (Fassin, 2003, p.271). Par ailleurs, « la volonté d'expliquer l'homosexualité a perdu tout son sens avec l'avènement d'une parole minoritaire : "ce qu'il nous faut récuser, c'est précisément l'idée même d'une interrogation sur l'étiologie individuelle de l'homosexualité" » (Fassin, 2003, p.271).

C'est l'idée que Roland Barthes, écrivain français, développe en 1977 dans ses *Fragments d'un discours amoureux*, essai dont le but est de réhabiliter le discours amoureux, discrédité par la psychanalyse qui met le sexuel au premier rang et relègue les sentiments amoureux au statut de « vestige ridicule du passé » (Eribon, 2005, p.41). Barthes veut lutter contre la doxa de la Science pour restaurer la place et l'importance de l'Amour. Selon lui, à vouloir théoriser les sentiments amoureux, comme Freud essaie de le faire, on entre dans des interprétations normatives. Pour lui, l'amour se vit, il ne se théorise pas et personne ne devrait se donner le droit de juger si un amour entre deux personnes a le droit d'être ou pas, de dire si il est « normal » ou pas. « Et puisqu'il cherche simplement à simuler la parole que l'on entendrait dans la bouche d'un sujet amoureux, si elle avait le droit de se faire entendre, d'accéder à la visibilité publique, à la légitimité culturelle, Barthes est décidé à ne s'appuyer sur aucun savoir constitué qui enfermerait cette parole dans les grilles d'une analyse précodée » (p.44). Comprenons qu'il parle des grilles d'analyse hétérosexistes de la psychanalyse. En effet, Barthes pense que « il y a une normalité du sentiment amoureux dans la psychanalyse qui est en fait la revendication du couple, du couple marié même.... » (Barthes cité par Eribon, 2005, p.47). Eribon reformule cette idée en d'autres termes et affirme que « la psychanalyse, il faut le dire, est fondamentalement incapable de penser l'amour, du moins, l'amour comme simple création d'une relation, de sentiments, d'affects qui est en même temps la création des sujets qui vivent ces sentiments et ces affects » (p.46-47).

C'est sur cette idée qu' Eribon s'appuie pour affirmer qu'il n'y a pas de sens à rechercher une étiologie, une cause explicative à l'homosexualité. Il n'y a pas de cause à chercher à l'amour qui existe entre deux personnes. Selon Barthes et

Eribon, les psychanalystes, que ce soit Lacan, Freud ou encore Bergeret, cherchent à expliquer l'amour comme phénomène. « Or, pour Barthes, il ne s'agit pas de chercher les causes explicatives de l'amour, de rendre raison, de s'interroger sur le pourquoi : le comment lui suffit et il n'y a pas d'autre vérité, ni d'autre réalité, de l'amour que ce qui se fait jour et se développe dans la création d'une relation entre deux personnes » (2005, p.50).

Par ailleurs, Barthes dénonce la violence de l'interprétation psychanalytique et les dégâts qu'elle peut faire chez les personnes catégorisées comme « perverses ». Pour lui, il faut se méfier des concepts, des savoirs car ce qui est important c'est ce qu'il se passe dans la situation amoureuse. Il prône « une suspension de la logique interprétative, conceptuelle, pour laisser la place au "sensible" » (Eribon, 2005, p.59). Ainsi, Barthes avait lui aussi déjà renversé la question homosexuelle et pris pour objet la psychanalyse, ses interprétations et théorisations aux conséquences parfois délétères. Il faut en effet avoir conscience que les discours sociétaux – de la psychanalyse notamment mais pas seulement bien sûr - mettent à mal, encore aujourd'hui, le sentiment d'estime de soi des jeunes LGBT. Par exemple, une étude de l'université de Zürich en collaboration avec l'association homosexuelle Dialogai affirme que les jeunes LGB en Suisse sont 2 à 5 fois plus susceptibles de faire une tentative de suicide que les jeunes hétérosexuels (Hug, 2015), chiffres confirmés par d'autres études (notamment Häusermann, 2014).

Si Eribon s'inspire des écrits de Barthes pour faire sa critique de la psychanalyse, il s'appuie également beaucoup sur Foucault qui se bat selon Eribon « pour le même rejet du freudo-marxisme » (Eribon, 2005, p.68) que Barthes. En effet, Foucault souhaite « dépsychologiser » la sexualité, s'affranchir de la psychanalyse qui serait un rouage de la société disciplinaire exerçant une discipline sur le corps et les psychismes qui assujettit les individus. Foucault propose une « théorie de la subjectivation comme réinvention – non psychologique et non psychanalytique – de soi » (p.87). La psychanalyse serait une institution qui nous fait croire qu'il n'y a qu'un moule, qu'une seule manière d'exister en soi et avec les autres – l'hétérosexualité – alors que pour lui on pourrait inventer bien d'autres modes d'être en relation, qui existent d'ailleurs mais ne sont pas reconnus juridiquement, et bien d'autres plaisirs érotiques que la seule génitalité.

C'est sur ces bases qu'Eribon critique Lacan et Freud. Je ne m'attarderai que peu

sur Lacan étant donné que je ne me suis pas intéressée à son oeuvre dans ce mémoire. En quelques mots, Eribon lui reproche d'ériger au nom d'« ordre symbolique », des vérités soit-disant universelles et naturelles qui sont en réalité des constructions sociales, telle que la fondamentale « différence des sexes » ou la « fonction du père ». En effet, il cite Lacan disant « si la théorie analytique assigne à l'Oedipe une fonction normative, rappelons-nous notre expérience nous apprend qu'il ne suffit pas qu'elle conduise le sujet à un choix objectal, mais qu'il faut encore que ce choix d'objet soit hétérosexuel. [...]. Il ne suffit donc pas que le sujet après l'Oedipe aboutisse à l'hétérosexualité, il faut que le sujet, fille ou garçon, y aboutisse d'une façon telle qu'il se situe correctement par rapport à la fonction du père » (Eribon, 2005, p.21-22). Pour Eribon, l'Oedipe n'est rien d'autre qu'un concept idéologique qui permet de dicter quelle est la normalité à reproduire.

Concernant Freud, Eribon conclut à sa grande ambiguïté face à cette question au vu de ses nombreux remaniements contradictoires des *Trois Essais* notamment. Il estime qu'« il est tout de même assez remarquable de voir comment Freud essaie de se dégager des préjugés de son époque » (2000, p.7), que sa pensée était ouverte et que sa première hypothèse de la bisexualité psychique aurait dû « déboucher sur le constat d'une égalité fondamentale des sexualités » mais que malheureusement, il a tout de même choisi une normalité, l'hétérosexualité. Eribon regrette que les disciples freudiens aient été si peu nombreux à garder cette ouverture d'esprit, ce qui a conduit à ce que la psychanalyse devienne, au contraire de son inventeur, « profondément conformiste, gardienne de l'ordre établi (et c'est particulièrement flagrant aujourd'hui en France) » (2000, p.7).

Le conformisme des psychanalystes actuels s'observe également, selon Fassin, quand on en vient à la question des analystes homosexuels. Selon lui, « l'obsession homosexuelle est tout autant cause qu'effet de la prolifération des discours savants. Aussi pourra-t-on dire, indifféremment, que l'homosexualité constitue un problème pour la psychanalyse, et que le problème homosexuel constitue la psychanalyse – depuis l'origine. On le voit bien par exemple dans le fait qu'il ne s'agit pas seulement d'une question théorique, mais aussi d'un enjeu dans la pratique thérapeutique : si, depuis toujours, l'homosexualité pose problème à la psychanalyse, c'est qu'elle n'est pas le fait seul des patients, mais peut tout aussi bien concerner les thérapeutes » (2003, p. 263).

Nous l'avons vu, Freud était très intéressé par la « question homosexuelle », car il était lui-même concerné par ce qu'il appelait ses « tendances homosexuelles ». Selon E. Roudinesco, Freud se serait battu pour que les homosexuels ne soient pas empêchés de devenir psychanalystes mais c'est en 1921 que « sous l'influence de Jones, [...] et contre l'avis de Freud, les homosexuels sont bannis de l'exercice de la psychanalyse » (Roudinesco, 2002, p.11). E. Jones et Anna Freud, connue aujourd'hui pour avoir entretenu une relation amoureuse avec Dorothy Burlingham pendant des années (Fortems, 2013), auraient insisté sur le fait que l'homosexualité « "est un crime répugnant : si l'un des nos membres le commettait, il nous attirerait un grave discrédit". A cette date, l'homosexualité est donc bannie de l'empire Freudien, par une règle non écrite [...] » (Roudinesco, 2002, p.12). La question des analystes homosexuels continuera de constituer un problème pour la psychanalyse pendant longtemps, et ce n'est qu'en 2002 que l'association psychanalytique américaine fera une brève déclaration stipulant que « l'orientation sexuelle envers des personnes du même sexe ne peut être considérée comme une déficience de la personnalité ni comme une manifestation psychopathologique » (Douville, 2012). Malheureusement, selon T. Diamantis, psychanalyste et professeur à l'université de Lausanne, les homosexuels sont aujourd'hui encore clairement discriminés notamment à l'IPA, l'association psychanalytique internationale, qui refuserait les candidats homosexuels comme membres en raison de leur orientation sexuelle – bien que ce ne soit jamais explicité comme étant la raison du refus de leur candidature, évidemment.

En conclusion, Fassin et Eribon arrivent à des conclusions similaires. La théorie psychanalytique de l'homosexualité est basée sur des présupposés naturalistes notamment concernant la « différence des sexes », mais aujourd'hui, après Foucault, le constructionnisme, les études genre et queer, « nos sociétés ne considèrent plus, ou bientôt cesseront de considérer, que la sexualité ressortit à la nature » (Fassin, 2003, p.283). Selon Eribon, c'est l'objet de la psychanalyse qu'il faut « dissoudre : le "désir", le "sujet de désir", le "sexe", la "sexualité", autant de catégories constituées pour être analysées dans le cadre d'un quadrillage du corps et de la parole obligatoire sur soi-même et au travers desquelles s'exerce le contrôle de l'ordre social » (Eribon, 2000, p.11). Par ailleurs, le pouvoir ultime du psychanalyste est d'attribuer « à son adversaire une structure de pervers ou de psychotique pour délégitimer sa parole. » (Schnee, 2014, p.129).

Ainsi, pour éviter les injustices, Fassin plaide pour l'historicité de la psychanalyse. Selon lui, un scientifique se doit d'avoir un regard historique sur sa discipline précisément pour éviter de tomber dans le dogmatisme et la normativité. Les « savants » doivent prendre conscience que les « vérités » sont des constructions sociales, que nous théorisons le monde en créant des catégories par rapport aux évolutions de la société. Autrement dit, « les lois du savoir ne sont pas gravées dans le marbre : nos sociétés ne cessent de les écrire. Sans doute peut-on nier un temps les bouleversements en cours ; mais un temps seulement. Ainsi, les sciences humaines ne peuvent faire éternellement abstraction des évolutions sociales : l'impensable d'aujourd'hui pourrait bien en effet devenir demain l'impensé. Et nos disciplines sont condamnées à s'effacer du paysage si elles renoncent à penser le monde dans lequel nous vivons » (Fassin, 2003, p.282).

Voilà la question qui se pose maintenant : comment la psychanalyse pourrait-elle évoluer avec la société ? Peut-elle dépasser les limites de ses concepts de base et adapter ses théories à la réalité sociale actuelle? C'est ce que nous allons discuter dans la partie qui suit. Mais avant, reprenons en quelques mots ce qu'il faut retenir de cette lecture sociologique de l'homosexualité : selon les penseurs que nous avons abordés, l'« homosexualité » est une catégorie construite socialement que l'on utilise car nous sommes nés dans une société qui met au rang de catégories primordiales le sexe, avec les modalités homme ou femme, et l'orientation sexuelle, avec les modalités homosexuel ou hétérosexuel. Cependant, il existe de nombreuses personnes qui n'entrent pas dans les modalités de ces catégories. Si nous n'étions pas habitués à ce filtre, l'homosexualité n'existerait pas car l'amour ne serait pas conceptualisé comme lié à ces catégories. Au fond, vouloir expliquer l'homosexualité revient à croire qu'il y a une différence naturelle, en essence, entre homosexuels et hétérosexuels ce qui n'est pas le cas puisque ce sont des catégories construites socialement et historiquement. La psychanalyse, au regard de ces considérations, peut être considérée comme une discipline prise dans cette idéologie hétéronormative et qui, de ce fait, perpétue une logique d'exclusion des « homosexuels » de la normalité.

5. Discussion : comment les conceptions psychanalytique et sociologique de l'homosexualité peuvent-elles s'enrichir ?

Dans ce travail, je me suis intéressée à la question de l'homosexualité. Ce « comportement » ou « orientation sexuelle » questionne énormément dans notre société. Beaucoup de débats ont lieu concernant le droit « mariage pour tous » et à l'« homoparentalité », la question sous-jacente étant celle de la définition même de l'homosexualité et de son caractère normal ou pathologique : qu'est-ce que c'est d'être « homosexuel » ? est-ce normal ?

De nombreuses personnes ont un avis sur cette question mais certaines sont perçues comme ayant davantage de légitimité pour y répondre : les psychologues ou psychiatres, et plus précisément les psychanalystes. En effet, les hommes de loi, les politiciens, les juristes peuvent avoir un avis, mais ils ne sont pas reconnus comme étant les mieux placés pour distinguer un comportement normal d'un comportement pathologique ; c'est le domaine d'expertise des psychopathologues, et notamment des psychopathologues d'orientation psychanalytique, dont les théories m'ont intéressées dans ce mémoire.

Bien entendu, cela ne signifie pas qu'il n'y ait qu'une voix unanime dictant la normalité des comportements. Il y a des tensions et des enjeux de pouvoir au sein même des psychanalystes, qui ne sont par ailleurs, même si on leur reconnaît une expertise, pas les seuls à faire entendre leurs voix.

Les parties historique et sociologique de ce travail nous ont permis de comprendre l'importance de ces enjeux de pouvoir dans les questions de définition de la normalité, ici de l'homosexualité. Reprenons rapidement l'histoire de l'homosexualité afin d'en rappeler les points essentiels à notre discussion.

L'homosexualité était considérée comme normale sous l'Empire romain, parce que les personnes au pouvoir étaient homosexuelles. A l'époque, les discours de savoir sur la normalité dépendaient des philosophes et autres penseurs. Depuis l'avènement de la psychiatrie puis de la psychanalyse, leurs représentants ont pris beaucoup de pouvoir quant à la définition de la normalité des comportements, et notamment des comportements sexuels. Alors que l'homosexualité était encore pénalisée, un sexologue homosexuel allemand, M. Hirschfeld, a développé une théorie visant à expliquer l'homosexualité comme normale, comme étant une des « inter-marches sexuelles » entre la masculinité et la féminité. Au fond, sa théorie

est l'ancêtre de la *Queer Theory*, bien qu'il manque l'idée de la construction sociale. Malheureusement, la montée du nazisme et des partis conservateurs, ainsi que les restes de la morale chrétienne du Moyen-âge ont conduit à une réaffirmation de l'anormalité de l'homosexualité. A la fin de la guerre, en 1945, les homosexuels déportés, torturés et tués n'ont reçu aucune indemnisation pour les horreurs subies. Était-ce en raison de la croyance en l'anormalité de ces personnes ? On peut se le demander. A cette époque encore, les discours savants au pouvoir définissaient l'homosexualité comme une maladie mentale, quelque chose d'anormal. Comme nous l'avons vu, dès 1973, cela a changé. L'homosexualité n'était plus considérée comme une maladie mentale, des groupes de militants se sont formés et ont lutté pour leurs droits, jusqu'à l'obtention du partenariat enregistré en 1999 en France (en 2005 en Suisse), puis du droit au mariage en 2013 (en discussion en Suisse). Dès les années 60-70, le discours sociologique a apporté un éclairage nouveau mettant à jour que ce que nous pensons être des vérités « naturelles » sont des constructions sociales. Dans les années 1990-2000, les travaux de sociologues comme D. Eribon ou E. Fassin nous ont appris qu'un regard historique est indispensable pour avoir accès à une certaine « vérité » sur un sujet particulier. En somme, la société, les personnes au pouvoir, les discours scientifiques changent et avec eux change la définition de la normalité.

Ainsi, pour essayer de tenter une réponse la plus objective possible – que j'aimerais donc détachée de toute idéologie – à la question de la définition de l'homosexualité, je propose ici de m'enrichir des discours de la psychanalyse et de la sociologie tout en gardant en mémoire l'histoire de cette « question homosexuelle ». « Puiser dans les *gender studies* les critiques faites à la psychanalyse afin de mettre en mouvement la psychanalyse elle-même, qui ne peut s'exclure de l'histoire dans laquelle elle s'inscrit » (Laufer, 2014, p.20) nous permettra d'intégrer les apports de ces différentes disciplines. Reprenons les théories de Freud et de Bergeret pour les éclairer des apports des théories constructionnistes, du genre et du queer.

Freud a développé sa théorie de la bisexualité psychique dans les années 1900, alors qu'il correspondait énormément avec son ami Fliess, pour qui il a affirmé avoir ressenti des « tendances homosexuelles » dans différentes lettres à Jung et à Ferenczi notamment. A l'époque, la sexualité était très réprimée, notamment pour

les femmes, et c'est en raison de sa compréhension de la souffrance engendrée par de telles restrictions que Freud a voulu sortir la sexualité pour la sexualité (et non pour la reproduction) de la sphère des comportements déviants. C'est dans ce sens que Freud décrit la perversion comme faisant partie de la vie sexuelle normale et écrit en 1905 que « nous sommes ainsi poussés, par l'extraordinaire distribution des perversions, à supposer que même la disposition aux perversions n'est pas une particularité, mais ne peut être qu'un élément de la constitution considérée comme normale » (1905/2012, p.110). Nous avons déjà relevé le fait que Freud avait un esprit très ouvert par rapport à la sexualité en général pour l'époque, mais il est important de considérer qu'il se battait aussi pour asseoir la légitimité la psychanalyse, et ainsi il ne pouvait pas non plus remettre en question tout ce que la société avait prôné jusqu'alors sur la sexualité en affirmant de manière claire la normalité des comportements sexuels « pervers ». Ainsi, Freud a laissé planer l'ambiguïté sur la normalité d'une sexualité non liée à la reproduction en affirmant tour à tour que la perversion était normale, puis qu'elle était à considérer comme une pathologie. Il est connu que Freud a activement participé au mouvement de libération de la sexualité et de dépénalisation de l'homosexualité en signant les pétitions de Magnus Hirschfeld. De même, il ne souhaitait pas que les analystes homosexuels soient exclus de l'exercice de la psychanalyse, mais ce sont les pressions exercées en 1921 notamment par sa fille Anna, elle-même homosexuelle, qui a conduit la psychanalyse à empêcher les homosexuels de devenir analystes.

A ce moment là, Freud avait déjà développé sa conception explicative de l'homosexualité liée au narcissisme. Comme nous l'avons vu, c'est en 1914 qu'il propose l'idée suivante : « nous avons établi de manière particulièrement distincte, chez des personnes dont l'évolution de la libido a connu une perturbation, comme chez les pervers ou les homosexuels, qu'ils ne choisissent pas leur objet ultérieur en s'inspirant du modèle de leur mère, mais de celui que leur fournit leur propre personne. Ils se cherchent manifestement eux-mêmes comme objet amoureux et présentent un type de choix d'objet qu'il faut qualifier de narcissique. De cette observation réside le plus fort motif qui nous ait contraints à poser l'hypothèse du narcissisme. » (1914/2012, p.60).

Comme nous l'avons vu, le choix narcissique de l'objet serait dû à un mauvais développement de la libido, cette dernière ne se déplaçant pas du Moi à l'Idéal du

Moi, ce qui empêcherait l'enfant de se décentrer de lui-même pour aller investir réellement ses premiers objets d'amour, les parents, puis d'autres objets à l'âge adulte. Cette hypothèse, très intéressante et très proche de celle de J. Bergeret, ne concerne cependant pas que les homosexuels selon Freud. En effet, le type de choix d'objet narcissique serait le propre des « personnes ayant subi une perturbation du développement de la libido », autrement dit tous les pervers, toutes les personnes continuant à l'âge adulte à ne pas tourner leur sexualité uniquement vers la reproduction mais aussi vers le plaisir pour le plaisir – ce qui concerne beaucoup plus de monde que seuls les homosexuels de nos jours.

Si cela concerne tous les pervers pour Freud, il insiste sur l'idée que les homosexuels fonctionneraient particulièrement de cette manière. Il affirme en effet qu' « une forte fixation de la libido sur le type narcissique du choix d'objet doit être considéré, selon nous, comme faisant partie de la prédisposition à l'homosexualité manifeste » (1915/2012, p.109). Précisions que Freud, toujours assez ambigu, affirme, tout en posant l'hypothèse du choix d'objet narcissique chez les homosexuels, que « cela dit, nous n'avons pas conclu que les gens se dissocient en deux groupes strictement séparés selon qu'ils ont le type de choix d'objet fondé sur l'étayage ou le type narcissique, mais nous préférons au contraire postuler que les deux chemins vers le choix d'objet sont ouverts à tout homme, chacun pouvant être privilégié. Nous disons que l'humain a deux objets sexuels originels : lui-même et la femme qui s'occupe de lui, et nous postulons ce faisant un narcissisme primaire de tout être humain, sachant que ce trait peut éventuellement s'exprimer de manière dominante dans son choix d'objet » (1914/2012, p.60).

Freud restera donc toujours dans un « entre-deux » normalisant et pathologisant à la fois l'homosexualité, que ce soit concernant le lien entre choix d'objet narcissique prédisposant à l'homosexualité mais pas dans tous les cas, ou que ce soit concernant la bisexualité universelle impliquant une fantasmatique homosexuelle chez tous mais dont le destin heureux ne serait pas de s'exprimer de manière manifeste. Il est important de mettre l'accent sur le fait que Freud a écrit ces textes au début du 20ème siècle, dans un contexte, je l'ai déjà dit, de répression sexuelle où les discours médicaux précédant son oeuvre avaient construit une vision très déficitaire et pathologisante de l'homosexualité, qu'ils théorisaient comme une maladie organique dégénérante. Freud a oeuvré pour

construire une autre réalité de l'homosexualité, moins déficitaire. En effet, sa relation avec Fliess, lui ayant fait réaliser qu'il pouvait être concerné par cette « inversion » et lui faisant vivre l'expérience du « minoritaire », l'a conduit à vouloir lutter contre les discriminations envers les homosexuels en affirmant notamment que « l'homosexualité n'est évidemment pas un avantage, mais il n'y a rien là-dedans dont on doive avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement, et on ne saurait la qualifier de maladie » (Menahem, 2003, p.21). Malgré cette posture dont on supposerait qu'elle découle sur l'affirmation de la normalité de l'homosexualité, Freud ajoute « nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle, provoquée par un arrêt du développement » (Roudinesco, 2002, p.10), le terme « arrêt » signifiant que l'homosexualité n'est pas aussi normale que l'hétérosexualité, qui constituerait l'état mature du développement.

Concernant l'hypothèse de la bisexualité psychique, Eribon l'analyse assez justement, à mon avis, en disant : « on aurait pu penser que la théorie de la bisexualité universelle dans l'enfance ou dans les "états primitifs" allait déboucher sur le constat d'une égalité fondamentale des sexualités sous le regard du psychanalyste. Mais non : s'il y a de l' "inversion", c'est donc qu'il y a une "normalité" que l'inverti contredit, une "norme" dont la "perversion" s'écarte. » (Eribon, 2000, p.7). Il ajoute que Freud semble avoir réellement essayé, en scientifique qu'il était, de se « dégager des préjugés de son époque » et « les contradictions qui minent son texte sont le symptôme de cet effort pour penser sans exclure, pour comprendre les réalités et en rendre compte dans le cadre d'une préoccupation humaniste » (p.7). Nous avons d'ailleurs vu que Freud avait lui-même conscience de l'intrication des notions de masculinité et de féminité avec le social et pas seulement avec le naturel. Laplanche et Pontalis nous parlent de cette intuition constructionniste en disant : « le concept de bisexualité suppose une appréhension claire du couple masculinité-féminité ; or, comme Freud la noté, ce sont là des concepts qui présentent une signification différente selon qu'on les prend aux niveaux biologique, psychologique ou sociologique » (1964/2011, p.50).

Selon Menahem, qui a analysé l'apport de Freud à la compréhension de l'homosexualité à travers son oeuvre entière (ce qui était irréalisable dans le cadre de ce mémoire, malheureusement), « on relève [dans l'oeuvre de Freud] certes des ambiguïtés, des contradictions, mais le courant – celui prônant la

« normalité » de l'homosexualité – reste privilégié. La référence centrale est toujours celle de l'Oedipe fondé sur la bisexualité originelle. La conviction de Freud, si l'on en juge par le nombre de textes et la fermeté de l'argumentation, va bien en ce sens » (2003, p.15).

Ainsi, nous voyons la grande difficulté d'analyser la contribution de Freud à la compréhension de la « question homosexuelle » tant il était lui-même assez peu arrêté sur la question. D'ailleurs, cette ambiguïté contribue à ce que ceux qui analysent son oeuvre concluent à des impressions différentes, témoignant de leur propres croyances concernant cette question. Pour ma part, je conclurai en disant que même s'il avait des tendances hétérosexistes liées aux croyances de son époque, Freud était plutôt « queer » lui-même et ne souhaitait pas inscrire les homosexuels dans la case des déviants. On peut penser que la raison de ce refus de pathologiser l'homosexualité est qu'il connaissait ce sentiment de l'intérieur, pour l'avoir lui-même ressenti. Il affirme ainsi : « je ne fais que rendre justice à celui qui m'a mis sur la voie, en rappelant que ce n'est qu'après les révélations privées de W. Fliess que mon attention a été attirée sur la nécessaire universalité du penchant à l'inversion, après que j'eus moi-même découvert ce penchant dans des cas isolés » (Menahem, 2003, p.17 citant une note des *Trois Essais*).

Observons maintenant la théorie de Bergeret à la lumière des théories constructionnistes, queer et des lectures critiques de Fassin et d'Eribon.

Ces derniers postulent que le sexe, le genre, l'homosexualité et l'hétérosexualité sont des constructions sociales, inventées par les hommes pour donner un sens à ce qu'il se passe autour d'eux et pour asseoir une certaine vérité, dictée par eux. La lecture critique de la théorie de Bergeret dans *L'érotisme narcissique* m'a conduit à me demander s'il ne tentait pas précisément, à travers son ouvrage, d'asseoir une vérité par ailleurs déjà fermement établie dans son esprit, dans une démarche de confirmation de ses croyances.

En effet, relevons que Jean Bergeret a publié *L'érotisme narcissique : homosexualité et homoérotisme* en 1999, dans un contexte où de nombreux débats ont éclaté concernant la « question homosexuelle » et plus précisément concernant le Pacte Civil de Solidarité (Pacs), première reconnaissance juridique des couples de même sexe en France. A mes yeux, il semblerait qu'il ait voulu utiliser son pouvoir de psychanalyste pour dicter la normalité de la sexualité, en

postulant qu'il existe une seule sexualité normale : l'hétérosexualité. Néanmoins, Bergeret n'affirme pas les choses de manière aussi tranchée, mais ce qu'il ressort de sa théorie au final est tout de même l'idée selon laquelle avoir des relations amoureuses avec une personne de même sexe (homoérotisme à l'adolescence) est un passage normal, mais que cela doit être seulement un passage. En effet, pour lui, au terme d'un développement normal, une personne ne peut pas être homosexuelle, car si son développement se passe bien, elle va nécessairement passer par l'étape de l'homoérotisme (à l'adolescence, que ce soit uniquement au travers de fantasmes ou que cela se traduise dans le concret) mais forcément se diriger vers « le complémentaire », le sexe différent, c'est-à-dire devenir hétérosexuel.

C'est uniquement en cas de perturbation qu'une personne peut devenir « homosexuelle » ou plutôt rester fixée à un fonctionnement imaginaire homoérotique découlant ou non sur une « homosexualité » exprimée dans le concret. Que l'érotisme pour le même sexe reste du registre des fantasmes ou s'exprime dans la réalité, Bergeret le voit comme la conséquence d'un « arrêt dans le développement » comme nous le dit cette citation : « au cours d'une évolution banale, cette étape [homoérotique] n'implique aucune fixation trop fâcheuse. Mais quand l'interaction imaginaire entretenue avec l'objet fonctionne moins facilement ou bien quand l'autoérotisme de la période précédente n'a pu être assez positivement intégré, l'homoérotisme, comme tout fonctionnement en miroir, risque de déboucher sur une forme pathologique, dépressive ou persécutoire d'évolution » (1999, p.177).

De même, ce sont toujours « d'éventuelles fixations à des déboires affectifs importants survenus lors de la phase homoérotique prégénitale [qui] peuvent contribuer à déclencher des régressions ultérieures en direction de ce modèle relationnel de nature narcissique chez des enfants, des adolescents ou des adultes qui étaient parvenus cependant à opérer l'organisation de leur personnalité sous le primat de l'Oedipe et du génital » (p.187). Autrement dit, on ne peut pas présenter « des manifestations affectives, comportementales ou corporelles du registre homoérotique » (p.187) sans que ce soit dû à une fixation / régression « devant l'angoisse éprouvée face au complémentaire (sexuel) » (p.187).

Relevons par ailleurs que l'association que Bergeret fait entre les concepts de « complémentarité » et « hétérosexualité » (« complémentarité heureuse et

respectant la différence des statuts sexuels » (p.188)) semble être de l'ordre de stéréotypes sur le genre étant donné qu'il postule qu'un homme est forcément le complément à la femme, comme si hommes et femmes étaient différents par essence. Nous voyons ici que Bergeret ne prend pas du tout en compte les théories du constructionnisme social.

Ainsi, tout l'ouvrage de Bergeret semble avoir été écrit afin de confirmer ce qu'il affirmait par ailleurs déjà dans son *Abrégé de psychologie pathologique* ou il disait : « pour être parfaitement clair, nous n'avons aucun motif de considérer un "homosexuel" comme un malade et encore moins un coupable de quoi que ce soit. Tous les adolescents, [...] passent [...] par une étape homoérotique et rassurante avant de se permettre des choix sexuels des partenaires. [...] Le seul problème posé est de comprendre pourquoi certains adolescents préfèrent ne pas franchir le seuil de ce qui constitue une hétérosexualité bien naturelle dans le monde des humains » (Bergeret, 1972/2012, p.126). Cette citation montre, à mon avis, que la théorie de Bergeret, plutôt que d'être basée sur une observation objective de nombreux cas dans une démarche scientifique et infirmatoire, est fondée sur ses croyances et des présupposés en une « hétérosexualité bien naturelle dans le monde des humains » (p.126).

Les présupposés naturalistes de Bergeret se retrouvent aussi dans la citation suivante : « le psychologue rencontre parfois des sujets qui impressionnent et inquiètent le public en se réclamant trop bruyamment (voire agressivement parfois) le droit de provoquer une société assez craintive par des exhibitions "gay" ou "lesbiennes" qui reposent sur une sorte de négation d'une partie de la réalité objective (ici le rôle du sexe) et attirent ainsi l'attention de certains psychopathologues » (Bergeret, 1972/2012, p.124). Bergeret postule que les « gays » et les « lesbiennes » qui militent pour leurs droits dénie l'existence de la naturelle « différence des sexes ». Cette citation, issue de son *Abrégé de psychologie pathologique* correspond à la description qu'il fait dans *L'érotisme narcissique* des « homoérotiques dissociatifs cryptodélirants », de structure psychotique en raison de leur déni de la différence de sexes perturbant leur intégrité psychique et corporelle. Bergeret affirme qu'il sont « délirants » sur la base du fait qu'ils ne reconnaissent pas qu'ils sont malades et qu'ils se sentent persécutés. Mais le fait d'être systématiquement catégorisé comme une personnes « malade », « immature », « perverse » pour l'unique raison de son orientation

sexuelle n'est-ce pas une forme de persécution et d'injustice ? Comme je l'ai déjà soulevé précédemment, n'est-ce pas une généralisation abusive que de mettre toutes les personnes militants pour leurs droits dans cette catégorie, délégitimant ainsi leurs revendications ?

Afin d'appuyer mon analyse critique de la conceptualisation de l'homosexualité par Jean Bergeret, j'aimerais introduire ici les idées de Michel Tort, psychanalyste français, qui écrivait un article intitulé *Homophobies psychanalytiques* dans le journal *Le monde* la même année que *L'érotisme narcissique* (1999) en réponse aux psychanalystes ayant pris parti dans le débat sur le pacs.

Dans cet article, Tort dénonce l'homophobie de nombreux psychanalystes qu'il explique comme étant liée à leur affiliation à l'église catholique. Il affirme en effet que la psychanalyse – et notamment la psychanalyse lacanienne – a érigé comme vérités les idées paternalistes chrétiennes présupposant que l'issue du développement normal est l'hétérosexualité, l'oedipe étant une épreuve « normativante » à l'issue de laquelle la différence des sexes est intégrée dans la personnalité entraînant « l'hétérosexualité bien naturelle » dont nous parle Bergeret. Selon Tort, l'oeuvre de Lacan est « compromise par un élément purement idéologique. L'issue de l'assujettissement oedipien est normalisée sur la base de la séparation opérée par le père imposant sa "loi" à la mère – comme il se doit » (Tort, 1999). L'hétérosexisme catholique de Lacan étant démasqué, Tort dénonce les psychanalystes ayant pris la parole dans le débat sur le pacs, dont T. Anatrella, qui préconise que « l'homosexualité est un amour de soi prégénital primitif auquel il n'est pas bon de s'arrêter » (Tort, 1999). Selon Tort, on retrouve chez cet auteur, comme chez d'autres psychanalystes la plupart catholiques – et selon moi, chez Bergeret – « la dénonciation du narcissisme pathologique de l'homosexuel ; du déni de la différence des sexes ; du caractère archaïque et déviant de la sexualité homosexuelle ; du danger que feraient courir aux enfants les parents de même sexe pour leur équilibre psychique et la constitution de leur identité » (Tort, 1999).

Par ailleurs, l'argument de la naturelle différence des sexes est celui qui revient le plus souvent. « Selon l'un, les homosexuels sont condamnés au même et ignorent l'altérité (est-il besoin d'être psychanalyste pour faire pareille découverte philosophique?). [...] A les en croire, les homosexuels, confondant les hommes et les femmes, feront à coup sûr voter la suppression de la différence des sexes au

parlement. [...] Le déni de la différence des sexes (supposé spécifique dans la psychogenèse de l'homosexualité) s'exprimerait directement dans la position revendicative des homosexuels» (Tort, 1999). Nous retrouvons dans cette dernière phrase l'idée bergerétienne postulant que les homosexuels cryptodélirants n'ont pas intégré la différence des sexes, et que c'est de ce déni que vient leur croyance en leur normalité.

A la lumière de l'analyse du psychanalyste M. Tort, nous comprenons que Bergeret n'a pas été le seul psychanalyste catholique à prendre pour objet l'homosexualité afin de mener une lutte idéologique hétérosexiste pour affirmer son anormalité. Les théories de Bergeret, Anatrella, ainsi que les propos de D. Baettig sont basés sur des présupposés naturalistes accompagnés d'un langage psychanalytique souvent assez difficile d'accès, et dont le but est d'affirmer une image de la sexualité, de la famille, et de la société dont on peut se demander si elle est encore d'actualité.

Par ailleurs, une critique peut être énoncée quant à la méthode utilisée par Bergeret pour développer sa théorie, comme je l'ai déjà évoqué plus haut. Il s'avère en effet qu'aucune information n'est réellement donnée dans *l'érotisme narcissique* sur la manière dont Bergeret est arrivé à construire cette théorie. Les seules données auxquelles nous avons accès sont les cas qu'il présente de ses patients. On peut donc en déduire que Bergeret a basé sa compréhension de l'homosexualité sur les analyse des cas de personnes forcément en souffrance psychique étant donné qu'ils consultaient. Ainsi, son échantillon de recherche était sans doute biaisé, ce qui fait que son affirmation de l'immaturité psychoaffective des homosexuels n'a pas été vérifiée dans la population « normale ». J'entends par « normale » une population ne souffrant pas de difficultés affectives particulières ou de problèmes psychiques. Par ailleurs, une telle étude a déjà été réalisée en 1957 par la psychologue américaine Evelyne Hooker qui avait sélectionné des personnes ouvertement homosexuelles et hétérosexuelles pour passer divers tests psychologiques visant à identifier leur structure de personnalité et donc leur degré de maturité psychoaffective (TAT, Rorschach, MAPS). Il s'avère que les psychologues ayant testés ces personnes n'ont pas trouvé de différences significatives entre les deux groupes, signifiant que les homosexuels sont autant normaux que les hétérosexuels. L'article conclut ainsi : « l'homosexualité en tant qu'entité clinique n'existe pas. Ses formes sont

autant variées que celles de l'hétérosexualité » (Hooker, 1957, p31). Par la suite, l'expérience a été répétée et les résultats vérifiés, ce qui a joué un rôle dans le retrait de l'homosexualité du DSM (Briki, 2009, p.90).

En conclusion, Jean Bergeret, pour qui j'ai un grand respect au vu de ses nombreux apports à la psychopathologie contemporaine, semble avoir, concernant la question de l'homosexualité, de nombreux préjugés négatifs qui l'ont conduit à produire une théorie déficitaire de l'homosexualité pour appuyer une idéologie conservatrice lors du débat sur le pacs.

6. Conclusion : la psychanalyse de demain ?

Au terme de cette analyse critique des conceptions psychanalytiques de l'homosexualité proposées par Freud et Bergeret, un constat s'impose : les théories – que ce soient celles de la psychanalyse ou d'autres discours – ne peuvent être considérées comme des vérités universelles et atemporelles. Elles représentent des manières de conceptualiser, de se représenter les faits sociaux à un moment donné de l'histoire dans une société donnée. Par ailleurs, il est extrêmement difficile de se libérer des préjugés, des idées dominantes dans une société afin d'atteindre une certaine « vérité ». S'affranchir de ses propres croyances n'est pas évident, et cela a été un défi pour moi de mettre de côté mes propres a priori tout au long de ce travail.

Si les vérités ne sont pas figées, il faut cependant continuer de les « construire », des construire des théories, tout en gardant à l'esprit que ce sont précisément des constructions, certes nécessaires à notre entendement, mais des constructions. Le plus important à retenir est peut-être de rester dans une démarche d'écoute des théories que l'on nous propose, tout en gardant une posture critique. De mon point de vue, Freud avait cette attitude, cette posture de scientifique cherchant sans cesse à remettre en question ses théorisations et définissant la psychanalyse en disant qu'elle « est basée sur l'amour de la vérité » (Perron, 1988/2009, p.16). Bergeret au contraire, semble s'être malheureusement fait influencer par ses opinions politiques et religieuses.

Selon M. Tort, les psychanalystes prenant part aux débats politiques oublie quel est le vrai travail d'un psychanalyste. Selon lui, « le travail du psychanalyste se borne à soutenir les efforts des analysants pour se dégager des conflits liés à la

vie psychique infantile. [...] Rien à voir avec le spectacle auquel nous assistons où des psychanalystes prétendent déterminer les conditions d'un développement psychique normal en le liant aux structures familiales qui prévalent de façon contingente depuis des siècles en occident » (1999).

Là où Eribon posait la question de savoir quelle est la place du psychanalyste dans notre société, Tort donne la réponse : le psychanalyste est celui qui écoute un sujet et lui permet d'avancer sur le chemin de la subjectivation. Tort affirme que les discours haineux de certains psychanalystes vont à l'encontre de ce qu'est censé être la psychanalyse. Selon lui, « les véritables contributions psychanalytiques donnent toujours l'impression que le sujet a été entendu, que la figure de la norme s'est transformée, assouplie. Or, dans leur mélange de dogmatisme et d'animosité, les discours psychanalytiques sur le PACS [j'ajouterais : et sur le mariage pour tous] produisent exactement l'effet inverse. Il s'agit de tenir à distance l'objet d'analyse et d'exorciser les sujets. Chaque psychanalyste sait à quel point pareille position le priverait, en recevant un sujet, de tout moyen d'entendre et d'interpréter » (Tort, 1999). Le rôle du psychanalyste n'est donc pas de prescrire des normes, mais d'écouter son patient dans une attitude non-jugeante.

C'est ce qu'a fait F. Pommier, psychiatre et psychanalyste, avec son patient Pierre-Louis, dont il relate le cas dans son article de 2003 intitulé *de l'homosexualité narcissique à l'amour homosexuel* et où il explique que l'analyse a permis à cet homme de s'épanouir dans une véritable relation d'altérité avec un autre homme, réfutant ainsi l'affirmation de Lacan selon laquelle tout « pervers » est incapable d'être réellement en relation à autrui : « toujours est-il que Pierre-Louis se découvre finalement emporté dans l'aventure de cet amour "homosexuel" dont parlait Lacan à la fin de *Encore*, cette relation de sujet à sujet que le pervers "complètement indifférent à la responsabilité, aux besoins ou aux désirs de l'autre" ne saurait développer et que lui, au contraire, réussit à mener en s'inscrivant dans une éthique de la différence où il accepte enfin de laisser toute sa place à l'autre » (Pommier, 2002, p.66).

Ainsi, Pommier affirme que les homosexuels sont capables d'entrer en relation de manière mature, d'aimer authentiquement une autre personne. Au fond, peut-être que cette volonté de « séparer les homosexuels des autres êtres humains » contre laquelle Freud se battait, est dépassée ? Les études genre et queer l'affirment en

tout cas : il n'existe pas de différences en essence entre homme et femme, entre hétérosexuels et homosexuels, il n'existe que des différences construites socialement. Mais est-ce que la psychanalyse, dans sa pratique, est prête à intégrer cette idée et à arrêter de donner une si grande importance à l'orientation sexuelle ?

Selon Laufer, la psychanalyse est « une vieille dame *straight* ["straight" signifiant hétérosexuel] et mal fagotée [...], petite bourgeoise dépassée par les hordes de ceux qui en veulent plus et plus vite, qui préfèrent le plaisir des corps au désir amarré à son manque de l'Autre, qui crie à la perversion sociale parce qu'elle ne comprend plus rien à ces techniques de reproduction assistée, à ses couples homoparentaux qui veulent maintenant se marier [...]. On lui laisse encore une parole médiatique où elle ressasse ses vieilles manies. Le symbolique, la castration, le désir et le manque, le déclin du père sont des notions ramollies. [...] La psychanalyse, aujourd'hui, dans la transmission de ses discours courants, dans sa pratique même, court un grand risque. Elle court le risque d'un rendez-vous manqué avec les *gender studies*, les *queer studies*. La chance épistémologique aujourd'hui pour revivifier la psychanalyse dans sa pratique et sa transmission est de ne pas négliger le débat avec les *gays et lesbian studies*, peut-être évitera-t-elle d'étouffer par congestion de moralisme et asphyxie de normativité ». (2014, p.26).

Si Laufer n'a pas tort, notons que ce n'est peut-être pas « la » psychanalyse, mais certains psychanalystes qui sont « straight », « bourgeois » et « moralisateurs ». D'autres, comme Tort ou Pommier, représentent une psychanalyse moderne et ouverte à la différence. Comment pourrait-on définir cette psychanalyse de demain ? « Que serait une psychanalyse féministe ? » questionne Laufer. « Une pratique déconstruisant les conditions de production d'un discours dominant » répond-t-elle. Mais surtout, la psychanalyse, qui se vit avant tout dans une pratique, doit développer la position éthique suivante : « ne pas savoir, telle est la position critique de l'analyste ; ne pas savoir, c'est-à-dire s'abstenir de toute catégorisation. [...] telle serait la position éthique, technique et politique de la pratique freudienne. Un pari » (2014, p.27).

7. Bibliographie

1. Barthes, R. (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Paris, Seuil.
2. Barus-Michel, J., & Molinier, P. (2014). Introduction. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 1 (17). pp. 7-15.
3. Beauvoir, S. de, (1976). *Le deuxième sexe*. Tome 1. Paris, Gallimard. (Edition originale, 1949).
4. Berger, L. & Luckmann, T. (2012). *La construction sociale de la réalité*. Paris, Armand Colin. (Edition originale, 1966).
5. Bergeret, J. et coll. (2008). *Abrégé de psychologie pathologique*. Paris, Masson. (Edition originale, 1972).
6. Bergeret, J. (2003). *La personnalité normale et pathologique*. Paris, Dunod. (Edition originale, 1974).
7. Bergeret, J. et coll. (1999). *L'érotisme narcissique : homosexualité et homoérotisme*. Paris, Dunod.
8. Bertrand, M., & Bournova, K. (2003). Argument. *Revue française de psychanalyse*, 1 (67). pp. 5-8.
9. Braunstein, J-F., & Pewzner, E. (2006). *Histoire de la psychologie*. Paris, Armand Colin. (Edition originale, 1999).
10. Briki, M. (2009). *Psychiatrie et homosexualité : lectures médicales et juridiques de l'homosexualité dans les sociétés occidentales de 1850 à nos jours*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.
11. Broqua, C. (2011). *L'homosexualité comme construction sociale : sur le tournant constructionniste et ses prémices*. *Genre, sexualité & société* [En ligne], hors série no 1. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://gss.revues.org/1722>>
12. Butler, J. (1990). *Gender trouble. Feminism and the subversion of identity*. USA, Routledge.
13. Chauvin, S., & Lerch, A. (2013). *Sociologie de l'homosexualité*. Paris, La découverte.
14. Conseil fédéral. (2014, 28 novembre). *Adapter le droit de l'adoption aux nouvelles formes de vie de famille*. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<https://www.news.admin.ch/message/index.html?lang=fr&msg-id=55405>>
15. Delaborde, P., & Lavanchy, C. (2008). *Du couple homosexuel à l'homoparentalité : les difficultés que les couples lesbiens rencontrent dans la réalisation de leur projet parental*. Mémoire réalisé dans le cadre de la formation à la Haute Ecole de Travail Social, Institut

- d'études sociales. Genève. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <https://doc.rero.ch/record/10749/files/Memoire_Delaborde_Lavanchy.pdf>
16. Delessert, T. (2003). La construction du genre : invention de l'hétérosexualité. *Solidarités – Bimensuel socialiste, féministe, écologiste*, 22. p. 7-8.
 17. Dictionnaire de Français Larousse. (2015). Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/homosexualite/40307>>
 18. Douville, O. (2012, 13 octobre). Homosexualité et psychanalyse, quelques repères. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://olivierdouville.blogspot.ch/2012/10/homosexualite-et-psychanalyse-quelques.html>>
 19. Edwards, D., & Potter, J. (1992). *Discursive Psychology*. London: Sage.
 20. Eggimann, A. (1995). Homosexualité et organisation de la personnalité à travers les tests projectifs. Mémoire de diplôme de spécialisation en psychologie, Université de Genève.
 21. Eribon, D. (2000). L'inconscient des psychanalystes au miroir de l'homosexualité. *Revue de l'université de Bruxelles, 1999* (2). Bruxelles, Editions Complexe. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://didiereribon.blogspot.ch/2007/09/inconscient-des-psychanalystes-au.html>>
 22. Eribon, D. (2002). Comment on s'arrange. Les homosexuels, le couple, la psychanalyse. *Cliniques méditerranéennes, 1* (65).
 23. Eribon, D. (2004). Défaire la norme hétérosexuelle qui organise le droit. *L'humanité*. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://didiereribon.blogspot.ch/2007/08/textes-sur-la-question-gay.html>>
 24. Eribon, D. (2005). *Echapper à la psychanalyse*. Paris, Léo Scheer.
 25. Fassin, E. (2003). L'inversion de la question homosexuelle. *Revue française de psychanalyse, 1* (67). 263-284.
 26. Freud, S. (2012). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris, Points. (Edition originale, 1905).
 27. Freud, S. (2012). Pour introduire le narcissisme. Paris, Editions Payot & Rivages. (Edition originale du texte « Pour introduire le narcissisme », 1914 ; édition originale du texte « La théorie de la libido et le narcissisme », 1915).
 28. Fortems, Annie. (2013). Tabou : la famille homoparentale de Freud. *Sur le Divan – le Nouvel Observateur*. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://rue89.nouvelobs.com/2013/01/07/tabou-dans-la-psychanalyse-la-famille-homoparentale-de-la-fille-de-freud-238361>>
 29. Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard.

30. Gagnon, J. H., Simon, W. (1967). Homosexualité : formulation d'une perspective sociologique. *Genre, sexualité, et société* [En ligne], hors-série no 1, 2011. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://gss.revues.org/1838>>
31. Giddens, A. (1992). *Human societies. Introductory reader in sociology*. Cambridge : Polity.
32. Giddens, A. (2006). *Sociology*. Cambridge : Polity. (Edition originale, 1988).
33. Guyonnaud, J-P. (2003). De l'homosexualité à l'homophobie. *L'esprit du temps. Imaginaire et Inconscient*, 2 (10). 73-79.
34. Groupe Vert'libéral. (05.12.2013). Initiative parlementaire Mariage civil pour tous. Site consulté le 8 avril 2014 à l'adresse <http://www.parlament.ch/f/suche/pages/geschaefte.aspx?gesch_id=20130468>
35. Häusermann, M. (2014). L'impact de l'hétérosexisme et de l'homophobie sur la santé et la qualité de vie des jeunes gays, lesbiennes et bisexuel-les en Suisse. *Le droit de l'enfant et de l'adolescent à son orientation sexuelle et à son identité de genre*. Editeur : Institut universitaire Kurt Bösch. Site consulté le 10 avril 2014 à l'adresse <http://www.stopsuicide.ch/site/sites/default/files/docs/Hausermann_%20L%27impact%20de%20l%27hétérosexisme%20sur%20la%20qualité%20de%20vie%20des%20jeunes%20LGBT%20en%20Suisse.pdf>
36. Hooker, E. (1957). The adjustment of the male overt homosexual. *Journal of Projective Techniques*, 21, pp. 18-31. Consulté en ligne le 10 avril 2015 à l'adresse <<http://www.well.com/~aquarius/hooker.htm>>
37. Hug, S. (14.01.2015). Les jeunes queer toujours plus exposés aux risques de suicide. Site consulté le 8 avril.2015 à l'adresse <<http://360.ch/blog/magazine/2015/01/les-jeunes-queers-encore-plus-exposes-aux-risques-de-suicide/>>
38. Katz, J. (2001). *L'invention de l'hétérosexualité*. Paris, Epel. (Edition originale, 1996).
39. Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (2011). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF. (Edition originale, 1967).
40. Laufer, L. (2014). La psychanalyse est-elle un féminisme manqué ? *Nouvelle revue de psychosociologie*, 1 (17). pp. 17-29.
41. Le Feuvre, N. (2008). Cours de sociologie générale B, Université de Lausanne.
42. Le petit Larousse illustré. (2006). Larousse, Paris.
43. Menahem, R. (2003). Désorientations sexuelles. Freud et l'homosexualité. *Revue Française de psychanalyse*, 1 (67). 11-25.
44. Mendès-Leite, R. (2000). *le sens de l'altérité, penser les (homo)sexualités*. L'harmattan Paris.

45. Nations Unies, Haut commissariat des droits de l'homme. (2011). Lois et pratiques discriminatoires dont sont victimes des personnes en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. Consulté le 8 avril 2015 à l'adresse http://www.ohchr.org/Documents/HRBodies/HRCouncil/RegularSession/Session19/A-HRC-19-41_fr.pdf
46. Nations Unies, Haut commissariat des droits de l'homme. (2012). Nés libres et égaux. Orientation sexuelle et identité de genre en droit international des droits de l'homme. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse http://www.ohchr.org/documents/publications/bornfreeandequalwres_fr.pdf
47. Noschis, K. (2012). Carl Gustav Jung, vie et psychologie. Lausanne, PPUR. (Edition originale, 2004).
48. Perron, R. (2009). Histoire de la psychanalyse. Paris, Que sais-je ? (Edition originale, 1988).
49. Pommier, F. (2002). De l'homosexualité narcissique à l'amour homosexuel. *Cliniques méditerranéennes*, 65 (1). 55-67.
50. Revenin, R. (2007). Conceptions et théories savants de l'homosexualité masculine en France, de la monarchie de Juillet à la première guerre mondiale. *Revue d'histoire des sciences humaines*, 17 (2). 23-45.
51. Riethauser, S. (1999). Regards sur l'amour entre hommes dans l'histoire de l'Europe. 2500 ans d'histoire de l'homosexualité. Genève, Lambda-éducation. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <http://www.lambda-education.ch/content/menus/histoire/planhistoire.html>
52. Roudinesco, E. (2002). Psychanalyse et homosexualité : réflexions sur le désir pervers, l'injure et la fonction paternelle. *Cliniques méditerranéennes*, 1 (65). 7-34.
53. Stoller, R. (1968). Sex and gender. London, Hogarth.
54. Rubin, G. S. (2011). Les sciences sociales à la découverte de l'homosexualité. *Genre, sexualité & société* [En ligne], hors-série no 1. Site consulté le 8.4.2015 à l'adresse <http://gss.revues.org/1849>
55. RTS Infrarouge. (2013). Mariage gay: la Suisse est-elle prête? Emission du 17 décembre 2013 à 22h35. Site consulté le 08.04.2015 à l'adresse <http://www.rts.ch/video/emissions/infrarouge/5466836-mariage-gay-la-suisse-est-elle-prete.html>
56. Schnee, G. (2014). Psychologie scientifique, psychanalyse et politique des sexualités. La psychologie queer anglo-saxonne, un dépaysement épistémologique. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 1 (17). pp. 121-133.
57. Touzain, F. (2015, 20 février). Futur mariage pour tous en Suisse : un tout premier « oui » !

- Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <<http://360.ch/blog/magazine/2015/02/projet-de-mariage-pour-tous-en-suisse-le-tout-premier-oui/>>
58. Tort, M. (1999, 15 octobre). Homophobies psychanalytiques, *Le Monde*. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <http://www.apppsy.be/docs/txt/_Michel_Tort_Homophobie.pdf>
59. Wikipédia, l'encyclopédie libre. Droits LGBT dans le monde. Site consulté le 8 avril 2015 à l'adresse <http://fr.wikipedia.org/wiki/Droits_LGBT_dans_le_monde>
60. Woerkens, M. Van, (2008). Judith Butler, Défaire le genre. *L'homme*, 187-188, pp. 476-478.
61. Zaidman, C. (1999). *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert, Seuil, Paris.
62. Ziegler A.R., Bertschi M., Curchod A., Herz N., & Montini M., (2007). *Droits des gays et lesbiennes en Suisse, Partenariat enregistré, communauté de vie de fait, questions juridiques concernant l'homosexualité*, Berne, Stämpfli Editions.

